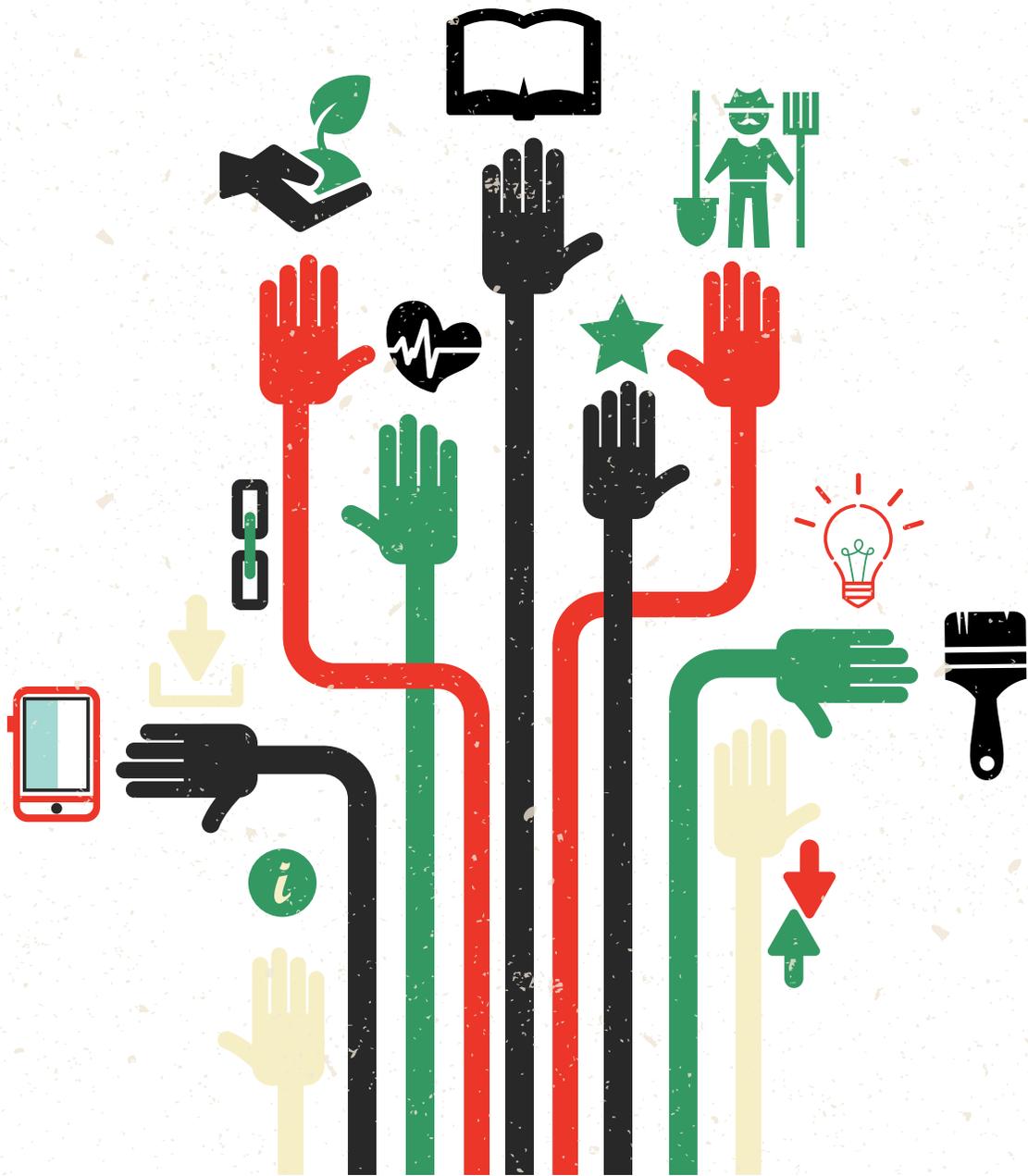


EJ | USA



bénévoles : présents à l'appel

Éditeur EJ|USA

IIP/CD/WC

U.S. Department of State

2200 C Street, NW

Washington, DC

20522-0501 États-Unis

courriel: ejusa-suggestions@state.gov

Abonnement ISBN 978-1-622-39948-2**Département d'État des États-Unis**
Bureau des programmes
d'information internationale**Coordinatrice IIP par intérim**

Maureen Cormack

Directeur de la publication

Nicholas Namba

Directeur-concepteur

Michael Jay Friedman

ÉQUIPE ÉDITORIALE**Directrice de la rédaction**

Elizabeth Kelleher

Directrice de la création
et de la production

Michelle Farrell

Rédacteurs

MacKenzie Babb, Lauren Monsen,

Mark Trainer, Sonya Weakley,

Andrzej Zwaniecki

Maquettistes

Lisa Jusino, Julia Maruszewski,

Lauren Russell

Collaborateurs

Fred Bowen, Christopher Connell,

Thomas Pickering, Douglas Wolk

Couverture

Michelle Farrell / © Stella Caraman

Traduction

Service linguistique IIP/CSS/TS

Maquette de la version française

Africa Regional Services, Paris

ÉDITEUR

Le Bureau des programmes d'information internationale du département d'État des États-Unis publie une revue électronique mensuelle sous le logo *eJournal USA*. Ces revues examinent les principales questions intéressant les États-Unis et la communauté internationale ainsi que la société, les valeurs, la pensée et les institutions des États-Unis.

Chaque numéro d'EJ|USA est publié en anglais, en format papier et sous forme électronique. La revue peut également être disponible sous l'un ou l'autre format en arabe, chinois, français, persan, portugais, russe, espagnol ou autre. Toutes les revues sont cataloguées par volume et par numéro.

Les opinions exprimées dans les revues EJ|USA ne représentent pas nécessairement le point de vue ou la politique du gouvernement des États-Unis. Le département d'État des États-Unis n'est nullement responsable du contenu ou de l'accessibilité des sites Internet indiqués en hyperlien; seuls les éditeurs de ces sites ont cette responsabilité. Les articles, les photographies et les illustrations publiés dans ces revues peuvent être librement reproduits ou traduits en dehors des États-Unis, sauf mention explicite de droit d'auteur, auquel cas ils ne peuvent être utilisés qu'avec l'autorisation du titulaire du droit d'auteur indiqué dans la revue.



Des bénévoles à l'œuvre:
réalisation d'un sentier de
randonnée à Casa Grande.

CASA GRANDE, ARIZONA ●

EJ|USA

Septembre 2013

bénévoles: présents à l'appel

ZOOM

8 BÉNÉVOLES: PRÉSENTS À L'APPEL

**Le Corps de la paix: une
expérience audacieuse
Transformer le Bangladesh
Sur le terrain**

Rubriques

3 COUPS D'ŒIL SUR L'AMÉRIQUE

4 SCIENCES
De vieilles âmes

6 MARCHÉ
Les miracles de la 3D sont-ils à nos portes?

18 COMMUNAUTÉS
L'Amérique lyrique

20 PAIX ET SÉCURITÉ
De la bouche des diplomates

22 ARTS
Les écrivains du Sud

24 LOISIRS
Parlons sport

26 ÉDUCATION
Mot pour mot

27 DOCUMENTATION
Lexique anglais

28 LE MOT DE LA FIN PAR THOMAS PICKERING
Un diplomate infatigable



Des valeurs américaines



© D.A. PETERSON

En faisant des recherches pour le sujet principal de ce numéro d'EJ|USA, j'ai été fascinée par l'une des valeurs au cœur de la société américaine: le bénévolat. Après avoir soigneusement relu les témoignages de bénévoles ayant œuvré à travers le monde, je n'ai pu m'empêcher de ressentir une profonde fierté. Le volontariat fait partie du tissu social de notre pays. Depuis des générations, les Américains aident ceux qui sont dans le besoin, chez eux comme à l'étranger.

Le personnel de notre revue ne fait pas exception. Nous avons tous, d'une façon ou d'une autre, déjà donné de notre temps, et ce gratuitement. Notre maquettiste, Lauren Russell, a appris à lire à des enfants de maternelle en milieu défavorisé. Julia Maruszewski a tiré profit de ses compétences en arts graphiques pour créer des brochures à l'intention d'une fondation venant en aide à des jeunes en difficulté. Lorsque le lupus a été diagnostiqué chez l'un de ses proches, la rédactrice Lauren Monsen a décidé de donner de son temps à une fondation qui apporte son soutien aux personnes atteintes de cette maladie, la Lupus Foundation of America. Pour ma part, j'enseigne l'anglais à des immigrants.

Si vous cherchez une façon de vous impliquer, pensez à vos compétences. Vous êtes doué pour le bricolage? Demandez à vos voisins s'ils ont besoin d'aide pour effectuer quelques travaux ou réparations dans leur maison. Vous aimez jongler avec les chiffres? Proposez à des organismes locaux de les aider dans leur comptabilité. Vous aimez écrire? Des organismes à but non lucratif ont régulièrement besoin de bénévoles pour les aider à rédiger des lettres de demande de financement.

Si vous êtes à la recherche de l'occasion parfaite, vous trouverez à coup sûr de l'inspiration dans ce numéro.

MacKenzie Babb

improve your **english**

A SERVICE OF THE BUREAU OF EDUCATIONAL AND CULTURAL AFFAIRS, U.S. DEPARTMENT OF STATE

and learn about **american culture!**



americanenglish.state.gov



Les téléphones servent-ils encore à parler?

Le simple message sous forme de texte, aussi appelé texto ou encore SMS (pour *short message service*) continue de dominer les habitudes de communication des adolescents américains. Les résultats de l'étude «Teens, Smartphone and Texting» (Les jeunes, les smartphones et les textos), réalisée en 2012 par le Pew Research Center, démontre que les adolescents envoient en moyenne 60 textos par jour depuis leur téléphone portable. À titre de comparaison, ils en envoyaient 50 en 2009.

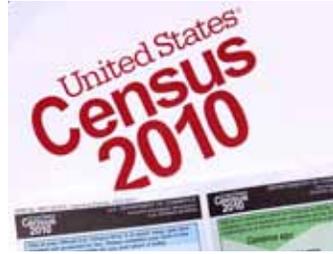
Le sondage indique que 75 % des adolescents américains échangent des textos, et que 63 % le font de manière quotidienne. Les filles les plus âgées sont celles qui envoient le plus grand nombre de textos, échangeant plus de 100 messages par jour. Parler au téléphone, en revanche, n'est vraiment plus à la mode. Seulement 26 % des adolescents déclarent utiliser leur portable pour téléphoner, contrairement à 2009 où ils étaient 38 % à le faire.



Envoyez des textos à vos risques et périls!

Pouvez-vous marcher et envoyer un texto en même temps? Vous le pouvez probablement, mais vous devriez éviter de le faire. Une étude récente réalisée par une étudiante d'une université américaine démontre que les gens qui tapent des textos en traversant la rue font partie du groupe de piétons «accros» de technologie le plus susceptible de ne pas respecter les feux de circulation, de traverser la rue en diagonale ou de ne pas regarder des deux côtés avant de traverser.

Leah Thompson, étudiante à l'Amherst College dans le Massachusetts, a mené cette étude lors de l'été 2012 alors qu'elle travaillait comme stagiaire au Harborview Injury Prevention and Research Center à Seattle. Elle et deux assistants de recherche ont observé vingt intersections très fréquentées. Près de 30 % des piétons observés étaient dangereusement distraits par le fait d'écrire un texto, de parler au téléphone ou d'écouter de la musique, mais ce sont les gens qui tapaient des textos qui violaient le plus grand nombre de règles de sécurité.

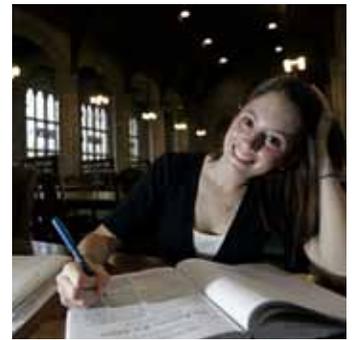


Les Garcia ont la cote

Le recensement de la population effectué tous les dix ans par le Bureau du recensement des États-Unis peut révéler beaucoup de choses au sujet du pays. Pensez simplement aux noms de famille, par exemple.

Dans les années 1990, les 10 noms de famille les plus répandus étaient anglo-européens, Smith, Johnson et Williams étant les plus courants. En 18^e position, on retrouvait le nom Garcia, qui était le plus populaire des noms d'origine hispanique, puis Martinez, en 19^e position. En 2010, les 8^e et 9^e noms les plus populaires aux États-Unis étaient Garcia et Rodriguez, et Martinez et Hernandez arrivaient en 11^e et 15^e positions.

Mais que s'est-il passé? Jeffrey Passel, de l'organisme non partisan Pew Hispanic Center affirme que la population hispanique des États-Unis est passée de 14 millions en 1980 à plus de 50 millions en 2010, principalement en raison des immigrants arrivés dans les vingt premières années. «Ce n'est que dans les années 2000 que nous avons pu observer une croissance de la population due aux nouvelles naissances, (...) le point culminant d'une grande vague d'immigration.»



© AP IMAGES

Le top 10 des formations universitaires

D'après le rapport 2013 de la Princeton Review, société de conseil en préparation aux tests d'admission standardisés, les programmes universitaires que de nombreux étudiants choisissent ne leur donneront pas nécessairement accès aux emplois les plus en vogue en ce moment sur le marché, mais offrent plus d'options de carrière à long terme.

Les dix disciplines les plus populaires sont la gestion des affaires, la psychologie, les soins infirmiers, la biologie, l'éducation, la langue et la littérature anglaises, l'économie, la communication et la rhétorique, les sciences politiques et l'informatique.

Bien que très difficiles, ces programmes contribuent à développer des aptitudes qui peuvent être utiles dans un grand nombre d'emplois. La Princeton Review conseille aux étudiants de «cultiver leurs passions existantes et d'explorer de nouveaux domaines d'intérêt» quand viendra le temps de décider lequel de ces diplômes leur servira (éventuellement) à gagner leur vie.

Près d'une banquise, une baleine boréale fait surface après une plongée.



De vieilles âmes

LAUREN MONSEN

La pêche à la baleine, telle que la pratiquent les Esquimaux depuis l'aube des temps, offre des indices importants sur ces animaux qui sont parmi les plus grands au monde.

Dans les eaux de l'Arctique au large des côtes de l'Alaska, vivent les baleines boréales. Chassées presque jusqu'à l'extinction il y a 100 ans, on pense aujourd'hui qu'elles sont les mammifères capables de vivre le plus longtemps au monde.

Les scientifiques estiment aujourd'hui à 14 000 le nombre de baleines boréales vivant en Alaska, alors que seulement 1200 auraient survécu aux expéditions de chasse organisées par des entreprises de la Nouvelle-Angleterre à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. Étonnamment, certaines baleines en vie aujourd'hui existaient déjà à l'époque.

Craig George, biologiste pour le North Slope Department of Wildlife Management chargé de la gestion de la faune sauvage de Barrow, en Alaska, affirme que ce n'est qu'au cours des

années 1990 que les scientifiques ont commencé à soupçonner le fait que les baleines boréales pouvaient vivre plus de deux cents ans. Des indices ont fait surface alors que des indigènes de l'Alaska pratiquaient la chasse de subsistance à la baleine (les peuples indigènes de l'Alaska ont le droit de tuer 67 baleines boréales chaque année, mais atteignent rarement ce quota).

Les autochtones travaillent de pair avec les scientifiques pour protéger la population locale de baleines boréales, et lorsqu'en 1992 ils ont abattu un spécimen présentant les signes d'un âge avancé, ils ont fait appel à Craig George pour que celui-ci l'examine.

« Les vieilles baleines ont une graisse très dure, et présentent de nombreuses cicatrices, dit Craig George. Elles portent des marques de morsures d'orques, des

cicatrices de blessures causées par la glace ainsi que des traces de perforation » qui témoignent de la vie longue et mouvementée qu'elles ont menée.

Grâce à une technique d'analyse de l'âge mise au point par Jeffrey Bada, un chimiste marin de l'université de Californie à San Diego, on a évalué l'âge de la baleine abattue à 130 ans. Jeffrey Bada étudie le cristallin des baleines, qui contient des acides aminés dont la quantité augmente selon un rythme prévisible dans le temps.

Lorsque des scientifiques ont envoyé les globes oculaires d'autres baleines boréales d'Alaska abattues par les Esquimaux au laboratoire de M. Bada, le chercheur a découvert qu'un grand nombre d'entre eux provenait de baleines âgées de plus de 100 ans, et l'un des globes avait même appartenu à un spécimen

ayant atteint l'âge de 211 ans. « Ces estimations sont conservatrices. Ces baleines étaient probablement encore plus vieilles », ajoute le scientifique.

Les découvertes de Jeffrey Bada s'accompagnent de preuves supplémentaires. Certaines des baleines boréales abattues avaient des harpons antiques logés dans le corps, ce qui indique qu'elles avaient survécu à des accrochages avec des baleiniers du XIX^e siècle.

Tout le monde n'était pas étonné. Un capitaine baleinier esquimau a en effet révélé à Craig George : « Nous savons depuis longtemps que les baleines boréales vivent deux fois plus longtemps que les humains. »

D'après M. George, « les scientifiques ont tendance à connaître un grand nombre d'éléments

extrêmement techniques : les séquences génétiques, la structure de la rétine, les niveaux d'hormones, mais pour ce qui touche au savoir-faire et aux connaissances générales des baleines boréales, les autochtones d'Alaska sont les plus doués ».

Un gage de longévité

Les baleines boréales ont une couche de graisse de 50 centimètres d'épaisseur qui leur permet de survivre longtemps si la nourriture se fait rare. De plus, les baleines boréales ne sont pratiquement jamais atteintes de maladies cardiaques, de maladies du foie ou de tumeurs, selon Cheryl Rosa, vétérinaire spécialiste des animaux sauvages.

Les femelles subissent la ménopause, mais elles sont fertiles jusqu'à l'âge de 100 ans, et les mâles, jusqu'à l'âge de 150 ans.

Les Esquimaux redoutent toutefois que le changement climatique ne nuise au rétablissement de la population de baleines boréales en Alaska. Au fur et à mesure que les glaces de l'Arctique disparaissent, le territoire devient plus facilement accessible tandis que le forage pétrolier et le développement augmentent. Le détroit de Béring, une voie d'eau très étroite utilisée par les baleines au cours de leur migration, attire de plus en plus de trafic maritime, ce qui augmente le risque de collision avec les baleines.

Les autochtones de l'Alaska travaillent avec les garde-côtes des États-Unis afin de prévenir les collisions avec les navires et l'Organisation maritime internationale surveille la situation, affirme Michael Tillman de la Commission des mammifères marins.

La hausse des températures est une préoccupation, dit M. Tillman, mais le phénomène n'a pas exactement les effets que lui prêtent les scientifiques. « Nous pensons que les baleines boréales dépendaient du couvert de glace. Mais en dépit du réchauffement dans l'Arctique, la population de baleines boréales se porte bien. Leur faculté d'adaptation est peut-être meilleure que nous ne le croyions. » ■

La culture de la chasse

« LA BALEINE BORÉALE FAIT PARTIE INTÉGRANTE DE NOTRE MODE DE VIE. J'AI TOUJOURS CRU QUE NOTRE CULTURE DE CHASSE À LA BALEINE ÉTAIT LA DERNIÈRE GRANDE CULTURE AUTOCHTONE VRAIMENT ENCORE VIVANTE AUX ÉTATS-UNIS. [...] TANT D'AUTRES DISPARAISSENT ! »

JOHNNY AIKEN, DE L'ALASKA ESKIMO WHALING COMMISSION



© PAUL NICKLEN/AP IMAGES

Des habitants de Barrow se réunissent autour d'une baleine boréale qui fournira de la nourriture à toute la communauté.

BARROW, ALASKA ●

- L'Alaska compte environ **160 capitaines baleiniers**, qui ont tous leur petit équipage, dont font souvent partie leurs frères et sœurs.
- La viande de baleine est distribuée à toute la communauté autochtone **et plus de la moitié des 8 500 habitants de North Slope dépendent de la viande recueillie durant la chasse annuelle à la baleine boréale.**
- **Les États-Unis sont l'un des quatre pays de la Commission baleinière internationale qui comptent des populations autochtones autorisées à pratiquer la chasse à la baleine de subsistance.** Les autres pays sont la Russie, le Danemark (pour les populations autochtones du Groenland) et Saint-Vincent-et-les-Grenadines. Les Esquimaux partagent leur quota (qui les autorise à tuer 67 baleines par an) avec leurs voisins russes. Les États-Unis partagent avec les autres pays les rapports de chasse ainsi que les données scientifiques relatives aux baleines.



L'écoute est l'un des moyens que les scientifiques utilisent pour compter les baleines.

« **LES BALEINES BORÉALES PEUVENT PERÇER DES TROUS DANS UNE ÉPAISSEUR DE 91 CENTIMÈTRES DE GLACE QU'ELLES POUSSENT JUSTE ASSEZ POUR POUVOIR RESPIRER** », INDIQUE JOHNNY AIKEN, DE L'ALASKA ESKIMO WHALING COMMISSION.

« **VOUS NE POUVEZ PAS TOUJOURS VOIR LES BALEINES MAIS VOUS POUVEZ LES ENTENDRE.** » LES BALEINES BORÉALES ONT DE GRANDES CAPACITÉS VOCALES ET NULLE VOIX N'EST SEMBLABLE À L'AUTRE.



Scannez ce QR code avec votre portable ou visitez le site <http://goo.gl/pEUoA>

Les miracles de la 3D sont-ils à nos portes ?

ANDRZEJ ZWANIECKI

Terry Wohlers est expert et président chez Wohlers Associates Inc., une société de consultants basée au Colorado qui conseille l'industrie en matière de technologie depuis plus de deux décennies. Cependant, M. Wohlers admet être personnellement frustré lorsqu'il est question de fabrication additive, c'est-à-dire d'impression tridimensionnelle ou impression 3D, la spécialité de son entreprise. Le procédé consiste à fabriquer un objet réel à partir d'un modèle numérique en trois dimensions.

M. Wohlers raconte, par exemple, avoir essayé de fabriquer des décorations de Noël, l'hiver dernier, avec une imprimante 3D bon marché qu'il possède. L'appareil s'est avéré être « tout sauf robuste », dit-il. Alors que les médias et les amateurs s'emballent et parlent d'une révolution industrielle de la 3D, M. Wohlers préfère parler d'une « évolution » qui pourrait, éventuellement, mener à des changements radicaux, notamment dans les domaines de la fabrication, de l'entrepreneuriat et des soins de santé, entre autres.

« Mais nous n'en sommes pas encore là », précise-t-il.

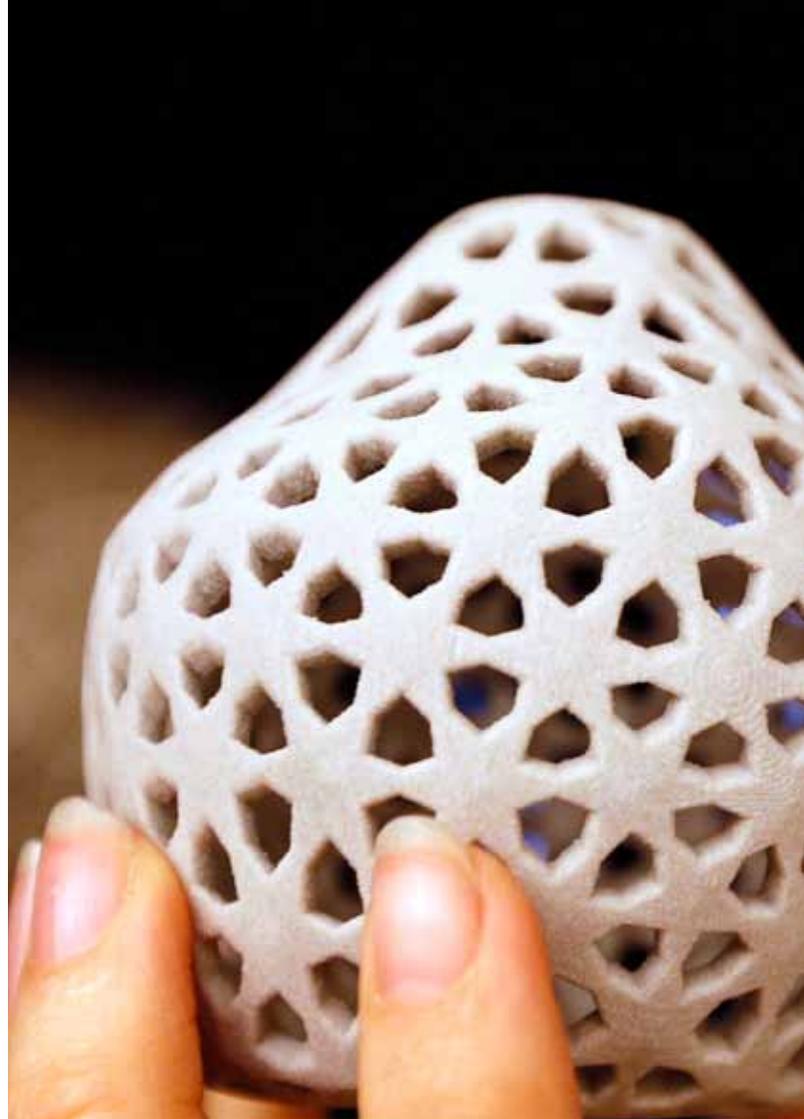
L'entreprise Boeing fut l'une des premières à avoir recours à l'impression 3D. Elle utilise cette technologie, développée à la fin des années 1980, pour fabriquer des pièces. Cette technologie est particulièrement adaptée à la production de pièces complexes ou sur mesure en quantité restreinte. Cette caractéristique, ainsi que la baisse du prix des imprimantes 3D, a attiré l'attention d'autres fabricants.

Le rêve d'un chef d'entreprise

Avec l'arrivée sur le marché d'imprimantes plus petites et moins coûteuses, l'intérêt pour l'impression 3D a explosé chez les chefs d'entreprise et les artistes, qui peuvent maintenant créer des variantes de produits bon marché et produire de petites séries relativement lucratives. D'après un récent rapport de Wohlers Associates Inc., depuis 2008, les ventes d'imprimantes 3D personnelles se sont multipliées par 65, pour atteindre plus de 23260 imprimantes vendues en 2011.

Terry Wohlers compare la croissance de la 3D à l'avènement de l'ère de l'ordinateur personnel. « À l'origine, seulement quelques personnes avaient accès à ces machines, qui étaient par ailleurs énormes, dit-il. Aujourd'hui, nous disposons d'appareils plus petits, et n'importe qui peut s'en procurer un. »

De petites entreprises impriment de petits objets courants, comme des étuis pour iPhone, des poignées de porte ou des



figurines articulées d'action. D'autres fabriquent des produits plus importants, tels des instruments chirurgicaux ou encore des prothèses, des implants médicaux ou des appareils auditifs conçus sur mesure en fonction de la structure osseuse ou des organes de leurs patients.

Des gens plus créatifs, comme Summer Powell, leur trouvent d'autres usages. Créatrice de bijoux et originaire de San Francisco, Summer Powell a découvert l'impression 3D alors qu'elle cherchait à créer d'énormes boucles d'oreille en diamant. « Je ne trouvais rien sur le marché qui correspondait à l'image que j'avais en tête », dit-elle. Elle a donc « imprimé » ses propres diamants. L'impression 3D lui permet de créer « des formes superbes, qu'il serait difficile voire impossible de produire autrement ».

De nombreux jeunes créateurs d'entreprises disent qu'ils développent des produits révolutionnaires, qui vont de la cuisine gastronomique aux systèmes d'administration de médicaments et aux tissus humains.

« Les imprimantes 3D changeront complètement la donne de notre époque », a affirmé le chanteur Will.i.am, leader du groupe Black Eyed Peas, designer de mode et spécialiste des nouvelles technologies, lors de l'édition 2013 du Consumer Electronics Show de Las Vegas, en janvier dernier.

Mais Terry Wohlers précise que de nombreux projets ne pourront pas être mis sur le marché avant au moins dix ou vingt ans. Il continue néanmoins à faire des expériences avec son imprimante, parce qu'il croit au potentiel de la technologie. « Un jour, dit-il, l'impression 3D permettra à de nombreuses personnes de réaliser leurs rêves. » ■



La conceptrice Penelope Kupfer présente un biscuit fabriqué grâce à un procédé d'impression 3D.

© AP IMAGES/KRISTY WIGGLESWORTH

«L'impression 3D permettra à de nombreuses personnes de réaliser leurs rêves.»

MODE D'EMPLOI L'impression 3D démystifiée

- 1 On crée d'abord le modèle en trois dimensions d'un objet à l'aide d'un logiciel de graphisme qui contrôle l'ensemble du processus de fabrication.**
- 2 Le modèle est ensuite envoyé à l'imprimante, et des matériaux tels que le plastique ou le caoutchouc sont sélectionnés.**
- 3 L'imprimante effectue plusieurs passages successifs, en ajoutant chaque fois une couche supplémentaire de matériau.**
- 4 Lorsque toutes les couches ont été appliquées, l'objet possède sa forme définitive.**



© AP IMAGES

La 3D dans l'avenir

1 La nourriture. Jeffrey Lipton, de l'université Cornell, a conçu une imprimante 3D qui imprime des aliments comestibles: chocolat, fromage, houmous, pétoncles et céleri. L'entreprise Modern Meadow LLC travaille sur un procédé de bio-impression 3D pour produire de la viande.

Homaro Cantu, chef au restaurant Moto à Chicago, a utilisé une imprimante 3D pour préparer des sushis. Les astronautes seront peut-être même un jour en mesure d'imprimer leur nourriture dans l'espace!

2 Le corps. Un certain nombre de chercheurs et de jeunes entreprises, dont Patrik D'haeseleer du Lawrence Livermore National Laboratory et l'entreprise Organovo, affirment avoir développé des imprimantes 3D en mesure d'imprimer des cellules et des tissus humains. L'université de l'Iowa dit effectuer des recherches pour parvenir à imprimer des organes humains en 3D.

3 La médecine. Des entreprises du domaine des biotechnologies telles que TeselaGen Biotechnology et Parabon NanoLabs prévoient d'utiliser l'impression 3D pour la mise au point de médicaments. Aprexia Pharmaceuticals utilise une technologie conçue par le Massachusetts Institute of Technology (MIT) pour son système de pointe d'administration de médicaments.

4 L'aéronautique. En février 2012, un cadre de General Electric a affirmé au quotidien *USA Today* que d'ici dix ans, les turbines et les réacteurs d'avion de la société pourraient être fabriqués à l'aide d'imprimantes 3D.

ZOOM

Bénévoles: présents à l'appel

Aux États-Unis le bénévolat a été promulgué par des présidents et il est pratiqué par des étudiants, des pompiers et des dirigeants d'entreprise. Dans le monde entier, les volontaires du Corps de la paix, tout en travaillant dans leurs communautés d'accueil, apprennent à mieux comprendre les autres en tant qu'êtres humains.





© AP IMAGES / AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DU CORPS DE LA PAIX

Le Corps de la paix: une expérience audacieuse

CHRISTOPHER CONNELL

Cinquante ans après la célèbre exhortation du président John F. Kennedy à «ne pas vous demander ce que votre pays peut faire pour vous, mais à vous demander ce que vous pouvez faire pour votre pays», le Corps de la paix demeure l'incarnation de cet idéal. Le programme envoie chaque année 8000 volontaires américains, pour la plupart des jeunes, vivre dans certains des pays les plus pauvres du monde afin d'aider leurs populations.

John F. Kennedy a créé le Corps de la paix par le biais d'un décret seulement trente-neuf jours après avoir lancé ce défi lors de son discours d'investiture. La loi sur le Corps de la paix a été adoptée six mois plus tard au Congrès. Près de 210 000 Américains ont répondu à l'appel de l'ancien président Kennedy depuis 1961 en enseignant à des enfants, en travaillant avec des agriculteurs, en améliorant la qualité de l'eau et les conditions sanitaires dans des villages et en luttant activement contre le paludisme et le VIH/sida.

Pour une nation qui n'impose ni le service militaire ni le service civil à ses jeunes, le Corps de la paix demeure une très grande source de fierté. Les facultés et les universités rivalisent pour le plus grand nombre de volontaires recrutés. L'université de Washington et l'université de Floride ont eu l'honneur de partager la première place en 2012, ayant toutes deux recruté 107 volontaires. Historiquement, c'est l'université de Californie à Berkeley qui est la grande championne. Pas moins de 3 544 de ses diplômés sont venus grossir les rangs du Corps de la paix.

En septembre 2011, le commentateur politique Chris Matthews a affirmé lors de son émission *Hardball* sur la chaîne MSNBC: «À une certaine époque, le Corps de la paix était considéré comme une expérience audacieuse de la part de John F. Kennedy. Après cinquante ans, nous pouvons affirmer, sans nous tromper, que l'expérience est une réussite et qu'elle laisse un héritage mondial de bonne volonté.» Chris Matthews, qui a travaillé dans le domaine du développement du commerce au Swaziland de 1968 à 1970, a qualifié ses collègues du Corps de la paix de «meilleurs ambassadeurs à la base des États-Unis».

Parmi les autres célèbres anciens volontaires du Corps de la paix, on retrouve l'auteur connu pour ses récits de voyage Paul Theroux; les anciens sénateurs américains Chris Dodd et Paul Tsongas; Alberto Ibarguen, président de la Knight Foundation et ancien éditeur du *Miami Herald*; Donna Shalala, présidente de l'université de Miami et ancienne secrétaire de Cabinet; et Lillian Carter, mère de l'ancien président Jimmy Carter, qui a rejoint le Corps de la paix à l'âge de 68 ans pour prendre soin de personnes atteintes de la lèpre en Inde.

La plupart des volontaires du Corps de la paix sont célibataires et ont la vingtaine, avec une moyenne d'âge de 28 ans, mais 7 % d'entre eux ont plus de 50 ans. Les femmes sont plus nombreuses que les hommes, avec une moyenne de plus de 3 femmes pour 2 hommes.

D'UN POINT À L'AUTRE:
 SEATTLE ●
 GAINESVILLE, FLORIDE ●
 BERKELEY, CALIFORNIE ●



EN PARTANT DU HAUT : © AP IMAGES; AVEC L'AIDABLE AUTORISATION DU CORPS DE LA PAIX



En haut: le premier groupe de volontaires du Corps de la paix en partance pour l'étranger fait des signes d'adieu le 29 août 1961. Au milieu: le directeur du Corps de la paix Sargent Shriver salue des étudiants lors de sa visite en Turquie en 1964. En bas, à d. : des volontaires dansent avec des étudiants au Malawi. Ci-dessus: un volontaire accompagne des enfants en Indonésie.

L'envoi des premiers volontaires

Tom Katus était parmi les premiers à partir. En 1961, il a interrompu ses études de génie civil à l'École des mines et des technologies du Dakota du Sud pour se rendre à Tanganyika, aujourd'hui devenu la Tanzanie. Il se souvient très clairement du coup d'envoi du président Kennedy au Rose Garden.

M. Katus, aujourd'hui âgé de 73 ans, a travaillé sur un projet de contrôle de l'eau et des inondations à Tanganyika. De retour aux États-Unis, il a changé d'université et de programme scolaire et a assuré pendant un certain temps la formation des volontaires du Corps de la paix sur le point de partir en Afrique. Plus tard, il a travaillé avec différentes fondations pour le développement communautaire en Afrique et avec des universités tribales aux États-Unis.

Le Corps de la paix a changé la trajectoire de ma vie et celle de plusieurs autres personnes, explique le conseiller en affaires, et les compétences linguistiques acquises par les participants ont aussi été très utiles aux États-Unis. Pour M. Katus, qui est aussi un ancien membre du Sénat du Dakota du Sud, le temps passé comme volontaire au sein du corps de la paix représente un «excellent investissement».

La plupart des volontaires œuvrent en Afrique (43 %) et en Amérique latine (21 %). Viennent ensuite l'Europe de l'Est et l'Asie Centrale (15 %), l'Asie (10 %), les Caraïbes (4 %), l'Afrique du Nord et le Moyen-Orient (4 %) et les îles du Pacifique (3 %).

Le travail à faire n'est jamais facile.

Tim Glaza, 28 ans, a travaillé deux ans comme agent responsable de la vulgarisation forestière auprès d'agriculteurs de subsistance dans le village de Hamabbonka, en Zambie. Il vivait seul dans une petite maison de briques au toit de paille, mais passait beaucoup de temps avec sa famille d'accueil, qui vivait juste à côté dans deux maisons. «Je partageais les repas avec eux», dit-il. Son père d'accueil avait deux femmes et 15 enfants. Il n'y avait pas d'électricité, et pour s'approvisionner en eau, il fallait marcher pendant un quart d'heure.

Tim Glaza a enseigné aux agriculteurs comment améliorer leurs cultures grâce à des techniques de conservation et en plantant des arbres agro-forestiers. Il a néanmoins vécu une grande déception.

«Dans l'une de mes parcelles de démonstration, j'avais planté du maïs, des haricots, des arachides et des tournesols, dit-il. Tout avait très bien germé. La parcelle était superbe, mais un matin, quand je me suis levé, quelqu'un est venu me dire que le bétail d'un des agriculteurs avait brouté toutes les plantes.»

«J'ai eu le cœur brisé», rapporte Tim Glaza.

Ne se laissant pas décourager, le jeune homme est entré en contact avec une organisation qui enseigne l'agriculture de conservation, qui s'est rendue sur les lieux et qui a formé 60 agriculteurs.

«Cela a en quelque sorte été mon œuvre maîtresse», affirme Tim Glaza, qui étudie actuellement pour obtenir une maîtrise en sciences politiques à l'université d'État de l'Illinois. Après avoir tout mis en œuvre pour résoudre les problèmes dans son village, Tim est resté en Zambie pour une troisième année afin de partager ses connaissances en donnant des formations aux cohortes suivantes du Corps de la paix. ■

Un appui de haut niveau

Les présidents américains qui ont lancé des organisations de bénévoles :

- Franklin Roosevelt : **Civilian Conservation Corps**
- John F. Kennedy : **Peace Corps** (Corps de la paix)
- Lyndon Johnson : **VISTA**
- George H. W. Bush : **Points of Light Foundation**
- Bill Clinton : **AmeriCorps**

À la fin de son mandat, le président Jimmy Carter a commencé à faire du bénévolat à titre régulier avec l'organisation **Habitat for Humanity**.

Transformer le Bangladesh



AVEC L'AMABLE AUTORISATION DE KORVI RAKSHAND

Korvi Rakshand peut dire exactement à quel moment sa vie a changé. C'était en 2007, lorsqu'une fillette de son pays natal, le Bangladesh, lui a demandé de l'adopter.

M. Rakshand, qui a grandi dans un milieu favorisé au Bangladesh, était sur le point de terminer son premier cycle universitaire et de prendre la relève au sein de la prospère entreprise familiale. Bien qu'il ait participé à des activités philanthropiques au cours de sa formation universitaire, le jeune homme ne connaissait que très peu la misère dans laquelle vivent de nombreux Bangladais avant de passer une journée à travailler avec un groupe d'enfants de la rue et de se retrouver face à face avec une fillette qui lui a dit avoir perdu ses parents alors qu'elle était encore toute petite.

M. Rakshand a alors créé la fondation JAAGO, qui offre aux enfants issus de milieux défavorisés la possibilité d'aller à l'école gratuitement (le mot «jaago» signifie «réveille-toi» en bengali, en hindi et en ourdou). «Pour nous, JAAGO n'est pas seulement un organisme. C'est un appel lancé à la nation ... par des jeunes du Bangladesh, une façon de tirer la sonnette d'alarme.»

La fondation, au départ, se résument à 17 étudiants, une salle de classe et un tapis en piteux état. JAAGO dispose désormais de six écoles dans plusieurs districts du Bangladesh: Dhaka, Gazipur, Rājshāhī, Chittagong et Gaibandha. M. Rakshand ajoute que, cette année, la fondation espère ouvrir trois écoles supplémentaires à Madaripur, Sylhet et Bandarban.

L'expansion de JAAGO remonte à 2010, quand M. Rakshand s'était rendu à Washington pour visiter le siège social d'AmeriCorps, un programme du gouvernement américain qui permet à de jeunes bénévoles de travailler de façon intensive au service de diverses communautés, partout aux États-Unis. (Le séjour de M. Rakshand a été rendu possible grâce au Programme des visiteurs internationaux du département d'État des États-Unis.)

«L'idée d'une organisation soutenue par des bénévoles a germé au cours de l'une des conversations que nous avons eues», a dit M. Rakshand. Inspiré, il a créé Volunteer for Bangladesh («Bénévole pour le Bangladesh»), l'aile bénévole de JAAGO. Aujourd'hui, Volunteer for Bangladesh est la plus importante plateforme pour le bénévolat du pays et compte plus de 10 000 membres.

M. Rakshand dit savoir que le fait d'offrir une éducation aux enfants des milieux défavorisés renforce la société bangladaise et protège l'avenir du pays. Mais sur une note plus personnelle, il affirme: «Je ne pourrais pas être plus heureux. J'ai trouvé ma voie au moment où je m'y attendais le moins.» ■

M. Rakshand dit savoir que le fait d'offrir une éducation aux enfants des milieux défavorisés renforce la société bangladaise et protège l'avenir du pays. Mais sur une note plus personnelle, il affirme: «Je ne pourrais pas être plus heureux. J'ai trouvé ma voie au moment où je m'y attendais le moins.» ■

Lauren Monsen

Sur le terrain

Les Américains pratiquent le bénévolat à travers le monde dans le but d'améliorer les conditions de vie des populations.



PHOTO : AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE FIONA MARTIN

Fiona Martin (à droite).

Fiona Martin

J'ai rencontré Jorge Chamorro pendant la première de mes deux années en tant que volontaire pour le Corps de la paix au Paraguay. Jorge, autodidacte, avait étudié l'anglais par lui-même et était ravi de pouvoir pratiquer un peu.

Nous avons planté des concombres et des courgettes dans mon jardin. Quelques mois plus tard, il était rempli de plantes grimpantes portant de gros fruits verts. J'étais enchantée. J'ai cueilli ce que je croyais être un beau concombre bien mûr. Il avait un goût horrible. J'en ai cueilli un autre et cette fois-ci, je l'ai fait revenir dans du beurre avec un peu de sel. Il avait lui aussi un goût horrible. J'étais déçue. J'ai alors demandé à Jorge pourquoi mes concombres et mes courgettes avaient si mauvais goût.

« C'est du loofah. Tu n'es pas censée les manger. On s'en sert pour se laver! », me répondit-il.

J'étais au Paraguay pour enseigner des techniques d'agriculture durable, mais j'avais de toute évidence encore beaucoup de choses à apprendre. J'ai rapidement appris à identifier les différentes plantes, et j'ai créé un jardin dans lequel j'ai planté plusieurs variétés de fruits et de légumes afin de montrer aux membres de la communauté les économies qu'ils pouvaient faire s'ils les plantaient eux-mêmes plutôt que de les acheter.

Jorge a sauvé mes papilles gustatives, mais il a aussi permis au travail que j'ai fait de durer. Si mon projet était tombé à l'eau à la fin de mon mandat, à quoi celui-ci aurait-il servi? Voilà ce que nous avons fait dans le cadre d'un projet de reforestation avec des écoles locales: Jorge, qui étudiait l'agronomie à l'université dans une ville des environs, a assisté à mon premier cours, et m'a écouté parler aux élèves et aux enseignants de reforestation ainsi que de la façon dont on repique correctement les semis. Quelques jours plus tard, avec les groupes suivants, Jorge et moi avons enseigné ensemble. À la fin, Jorge aimait seul les ateliers, avec moi à ses côtés. Grâce à son humour et à sa patience, il a réussi à intéresser les élèves. Je sais que même si je ne suis plus au Paraguay, Jorge continue ce que nous avons commencé ensemble. Sa joie de vivre et son dévouement feront de ce projet une réussite durable.



27%

des Américains font du bénévolat.

SOURCE: BUREAU DES STATISTIQUES DU TRAVAIL



Jorge Chamorro (à gauche) et Fiona Martin.

Jorge Chamorro

Fiona Martin et moi avons travaillé ensemble durant son séjour au Paraguay afin d'améliorer la production agricole locale. Nous avons construit ensemble un fourneau à meilleur rendement énergétique pour cuire les aliments. Je l'ai aussi aidé à concevoir un jardin, et à ériger une clôture autour de celui-ci.

Elle m'a aidé à parler anglais et à me préparer pour enseigner à l'école locale. Je sais à quel point le jardinage est important, mais ce n'est pas tout. Grâce à Fiona, j'enseigne aux enfants à faire du jardinage biologique, je leur parle de déforestation et de l'importance de la reforestation ainsi que du changement climatique. Les autres professeurs s'impliquent aussi. Ce ne sont pas que des paroles: à la fin du séjour de Fiona, les élèves et les enseignants ont planté près de 100 arbres. C'était notre façon de dire au revoir à Fiona.



Les Américains consacrent environ

8 milliards

d'heures par an au bénévolat.

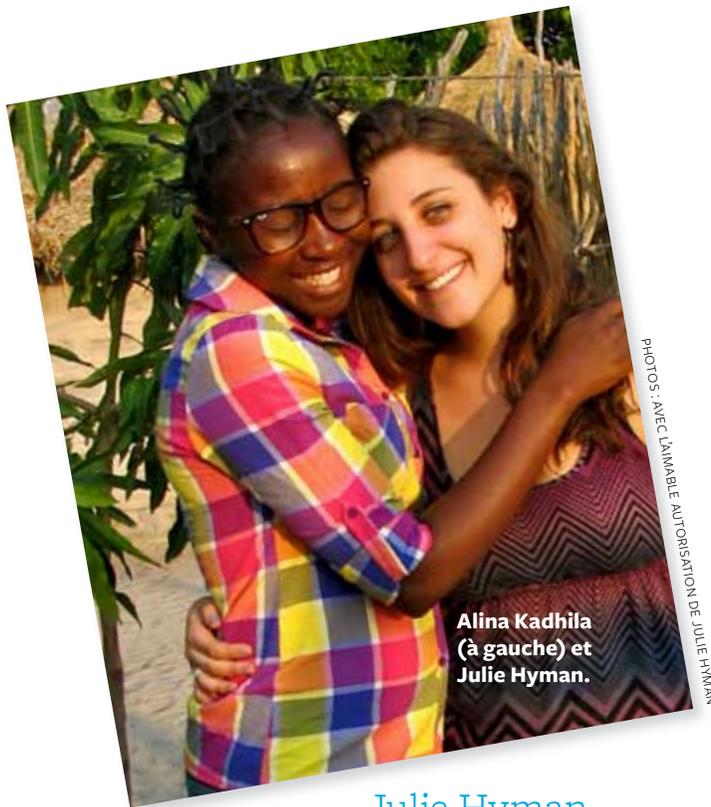
SOURCE: CORPORATION FOR NATIONAL AND COMMUNITY SERVICE AND INDEPENDENT SECTOR



Jorge Chamorro (à gauche).



CACHETS : @SHEED ARTWORKS/SHUTTERSTOCK.COM



Alina Kadhila
(à gauche) et
Julie Hyman.



PHOTOS : AVEC L'AMABLE AUTORISATION DE JULIE HYMAN

Julie Hyman

Lorsque je suis arrivée dans le village d'Ekulo, dans une région rurale du Nord de la Namibie, la nervosité me donnait des étourdissements, tellement tout autour de moi m'était étranger.

Je vivais dans une enceinte composée de plusieurs bâtiments et d'une ferme. Des champs de millet (*mahangu*) s'étendaient à perte de vue, et des épinards sauvages poussaient dans la cour, devant la maison. Des poules picoraient le gravier à mes pieds. Des chèvres et des vaches s'aventuraient au-delà de la clôture faite de troncs d'arbres. Couchée dans mon lit, sous ma moustiquaire, j'entendais grogner les cochons. Les robinets d'eau ne fonctionnaient pas toujours. Il n'y avait pas d'électricité. Ma famille d'accueil parlait une langue que je ne comprenais pas. Ils cuisinaient des aliments que je n'avais jamais vus. Ils lavaient les vêtements à la main. J'avais des difficultés à comprendre presque tout ce qui se passait autour de moi. Comment allais-je réussir à me lier d'amitié avec des gens qui me semblaient si différents ?

J'ai découvert plus tard que peu après mon arrivée, mon *tate* (ta-té), ou père en oshindonga, la langue locale, avait convoqué une réunion des habitants du village, au cours de laquelle il leur a dit que l'*Oshilumbu* (la Blanche) essayait d'apprendre leur langue, et qu'ils devaient donc me saluer comme tout le monde quand ils me voyaient. Il leur a aussi dit qu'il m'avait baptisée Nyanyukweni, ce qui signifie «être joyeuse», parce que j'avais une attitude positive, que j'étais comme sa fille et qu'il espérait que tout le monde me traiterai avec les mêmes égards.

Un soir, alors que les étoiles brillaient et que les ânes brayaient, je me suis assise autour du feu avec mes frères et sœurs d'accueil. Pendant que Lynette cuisinait du porridge pour le repas du soir, j'ai aidé Fillimon, Kabila et Sakeus à faire leurs devoirs. Ils m'ont fait découvrir des aliments comme l'*oshikwila*, le pain traditionnel namibien, et ils m'ont appris comment le préparer. Ils m'ont aussi fait découvrir le tissu traditionnel owambo rayé rose et noir et appris comment ululer, comme ils le font lorsqu'ils célèbrent les mariages. Ils m'ont aussi aidée à apprendre l'oshindonga, ou du moins, ils ont ri de bon cœur en me voyant essayer de parler. Pendant deux ans, ces leçons du soir ont été notre rituel. Quatre adolescents africains, avec qui j'avais cru n'avoir rien en commun, sont devenus des amis proches.

Peu après mon arrivée, j'ai commencé à travailler à la bibliothèque municipale d'Omuthiya. Tout comme les enfants que je gardais aux États-Unis, les enfants namibiens qui visitaient la bibliothèque aimaient regarder des films, jouer au Scrabble et se faire faire la lecture. Je suis très fière des améliorations que j'ai apportées aux services de la bibliothèque et des efforts que j'ai fournis pour mettre sur pied le camp GLOW, un programme de développement pour la jeunesse.



70%

**des pompiers aux
États-Unis sont
des bénévoles.**

SOURCE: U.S. FIRE ADMINISTRATION

Alina Kadhila

Avant de rencontrer Julie Hyman, je n'avais jamais touché à un ordinateur. Je voulais apprendre, mais je n'avais personne pour m'enseigner. Julie m'a aidé et aujourd'hui, je suis très à l'aise avec les ordinateurs. (Au début, vous ne pouvez pas imaginer à quel point elle m'a regardé me débattre, ne serait-ce que pour utiliser la souris !)

Julie, comme les autres volontaires, a été assignée à la région où se trouve mon école, l'Ekulo Senior Secondary School. Je marchais régulièrement près de 20 kilomètres pour me rendre à la bibliothèque afin de passer du temps avec elle.

Julie a contribué à la création de la bibliothèque municipale d'Omuthiya et réussi à toucher des gens vivant dans des zones rurales non développées. Je suis l'aînée d'une famille de quatre enfants. Cela a toujours été difficile pour mes parents, qui sont sans emploi et analphabètes et qui n'ont jamais eu la chance d'aller à l'école, de m'aider à progresser dans mes études. Cela a été compliqué pour moi de faire des demandes d'admission dans des établissements d'enseignement supérieur. Julie m'a aidé à faire une demande d'admission à l'université de Namibie, où j'étudie aujourd'hui.

Elle m'a aussi fait connaître des gens d'origine différente grâce au camp GLOW. Avant, j'avais peur des blancs, y compris des Américains, à cause de l'histoire coloniale de notre pays. Aujourd'hui, ma perception a changé. Je regarde ce que les volontaires ont fait pour mon pays, et je souris en retour.



33%

des bénévoles sont susceptibles de donner de leur temps par l'intermédiaire d'une organisation religieuse.

SOURCE: BUREAU DES STATISTIQUES DU TRAVAIL



**Julie Hyman (à gauche)
et Alina Kadhila.**



PHOTOS : AVEC L'AIDABLE AUTORISATION DU CORPS DE LA PAIX

Une volontaire du Corps de la paix travaille avec un groupe de couturières à Tiflet, au Maroc

Leah Squires

Il y a environ deux ans, je descendais de l'avion à l'aéroport Mohammed V à Casablanca, au Maroc. J'avais l'impression d'être en Californie: le temps était doux, le soleil brillait et il y avait des palmiers. Mais la ressemblance s'arrêtait là. Tout le reste était différent, en particulier la langue que je pouvais entendre autour de moi. Je n'avais jamais étudié l'arabe, et la seule chose à laquelle je pouvais avoir recours était le français que j'avais appris au lycée.

Les premières rencontres avec les Marocains se déroulaient selon un scénario plutôt prévisible. Traduites du darija (l'arabe marocain), elles allaient comme suit:

Êtes-vous Française? Non, je suis Américaine. **Comment vous appelez-vous?** Leila. **C'est votre nom aux États-Unis?** Non, mais cela y ressemble. En anglais, mon nom est Leah. **Parlez-vous arabe?** Un petit peu. **Priez-vous?** Non. **Êtes-vous musulmane?** Non. **Êtes-vous mariée?** Non. **J'ai un fils qui aimerait se marier avec vous.** Je vous remercie, mais je suis venue ici pour travailler, pas pour me marier.

Au début, je pouvais à peine communiquer en darija, à part pour répondre à ces quelques questions de base. Aujourd'hui, je peux organiser un programme avec le directeur du Dar Chabab (centre jeunesse), raconter comment mes parents se sont rencontrés et rassurer mon jeune frère d'accueil en lui expliquant que les baleines à bosse ne mangent pas les humains. (Nous avons regardé le film IMAX *Alaska: Spirit of the Wild* sur mon ordinateur.)

Comme volontaire en développement de la jeunesse, mon travail était d'enseigner l'anglais au Dar Chabab. Les leçons se déroulaient principalement en anglais, mais j'ai parfois eu recours au darija pour donner des précisions. Parfois, mes tentatives échouaient, comme lorsque j'ai demandé aux élèves de travailler avec leurs grenouilles (*jirana*) plutôt qu'avec leurs voisins (*jiran*).

Aujourd'hui, je me débrouille plutôt bien, en grande partie grâce aux projets collectifs sur lesquels j'ai travaillé avec des Marocains. J'ai récemment enseigné l'écriture créative dans le cadre d'un programme organisé par l'Association marocaine des enseignants d'anglais. Avant, je mesurais ma réussite en comptant le nombre de pots de confitures que j'avais fait pour mes voisins, mais ce jour-là, 55 professeurs avaient assisté à ma présentation durant l'atelier de l'Association.

Plus tard, j'ai présenté le programme «Passport to success» (Passeport pour le succès), de l'International Youth Foundation, à la Dar Chabab. Mes amis Hassan et Jamal enseignent aujourd'hui le programme sur les compétences de vie. Lors de notre première rencontre, trois jeunes filles se sont montrées inquiètes. Elles devraient manquer les séances du dimanche, parce que c'était le jour où elles aidaient généralement leur mère à nettoyer la maison. Plus tard, j'ai marché jusqu'au domicile de ces jeunes filles, et j'ai discuté de façon informelle avec leurs parents en prenant le thé et en mangeant du pain. Après que j'aie réussi à obtenir le consentement de leurs parents, les jeunes filles se sont tournées vers moi: **Vous arrive-t-il de punir vos élèves? Avez-vous peur de vivre toute seule?** Maintenant que je parle darija avec confiance, j'arrive à répondre aux questions avec beaucoup plus de nuances. En apprenant l'arabe, j'ai également appris la compréhension et l'acceptation.



Valeur monétaire estimée du temps consacré au bénévolat :

22,14 \$

par heure.

SOURCE: CORPORATION FOR NATIONAL AND COMMUNITY SERVICE AND INDEPENDENT SECTOR

Hassan Talagoza

Leah est décontractée et créative. Personne n'est arrivé à apprendre la langue locale aussi rapidement qu'elle.

Dans le cadre de Passport to Success, mon ami Jamal et moi enseignons chaque samedi et dimanche. Cela m'a permis de découvrir la valeur du travail coopératif.

Au début, certains étudiants ne comprenaient pas le fait de devoir arriver à l'heure. Ils étaient curieux, mais arrivaient et repartaient comme ils le souhaitaient. C'était le chaos, et il y avait toujours beaucoup de bruit. Mais Leah nous a donné des instructions sur les façons de travailler avec un groupe.

Une fois, Jamal a écrit avec un marqueur permanent sur le tableau blanc. Après le cours, Leah, Jamal et moi avons passé des heures à nettoyer le tableau!

Le programme aide les étudiants à se motiver et à donner le meilleur d'eux-mêmes. Seize cours ont déjà été donnés à ce jour, et les élèves ont tous envie de continuer.



Après que l'ouragan Katrina eut frappé la région de la Nouvelle-Orléans, l'université de Tulane a rendu les **classes de bénévolat au sein de la communauté obligatoires** pour tous les étudiants. Le nombre de demandes d'inscription a **plus que doublé** depuis qu'a été annoncée cette condition pour l'obtention d'un **diplôme**.

SOURCE: TULANE UNIVERSITY CENTER FOR PUBLIC SERVICE



Une volontaire du Corps de la paix joue aux échecs avec un ami à Tiflet, au Maroc.



L'Amérique lyrique

DOUGLAS WOLK

Les chanteurs pop américains adorent chanter au sujet des lieux où ils sont allés et de ceux où ils vont, et cela peut en dire long sur eux.

LOS ANGELES ●

Dans sa chanson «Party in the USA», la chanteuse Miley Cyrus fait quelques références très précises au voyage qu'elle a entrepris de Nashville, au Tennessee, jusqu'à Los Angeles. Dans le premier couplet, la chanteuse atterrit à LAX, le plus grand aéroport de Los Angeles. Elle aperçoit le mot «Hollywood» écrit en lettres géantes, qui est l'emblème de l'industrie américaine du cinéma et du divertissement. Elle mentionne aussi dans sa chanson le nom de Jay-Z et celui de Britney Spears, exprimant implicitement son ambition de devenir une célébrité connue dans le monde entier.

SAN FRANCISCO ●

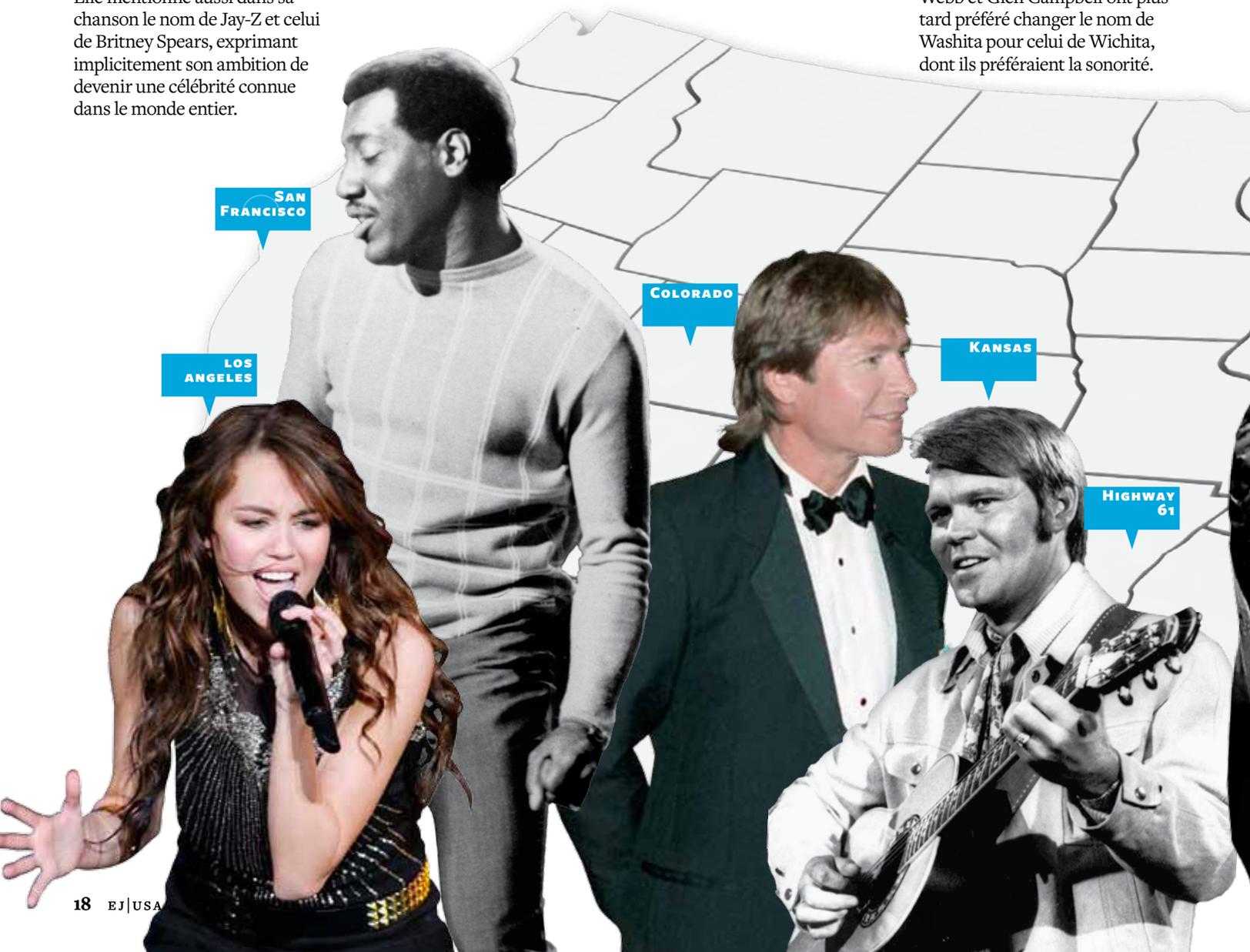
Dans «The Dock of the Bay», le chanteur Otis Redding parle de «quitter sa maison en Géorgie pour aller vers la baie de Frisco». Dans les années 1960, pour un Afro-Américain comme Redding, cela signifiait se rendre dans une ville pleine de possibilités sociales et économiques mais aussi d'incertitudes.

COLORADO ●

Les montagnes Rocheuses s'étendent sur 4 800 kilomètres à travers l'Amérique du Nord, mais leur sommet le plus élevé est le mont Elbert, dans le Colorado, où le chanteur John Denver vivait dans la ville d'Aspen, à 65 kilomètres de là. Il a choisi son nom de Denver en l'honneur de la plus grande ville de l'État. Son tube «Rocky Mountain High», paru en 1972, parle d'une pluie de météorites dans les montagnes.

KANSAS ●

«Wichita Lineman», le grand classique de Glen Campbell sorti en 1968, évoque les vastes étendues du Midwest des États-Unis et les poteaux téléphoniques le long des routes. Mais Wichita est en réalité une ville animée, la plus importante du Kansas. Le compositeur de la chanson, Jimmy Webb, avait vu un ouvrier réparer une ligne téléphonique au milieu d'une étendue déserte du comté de Washita (Okklahoma). Jimmy Webb et Glen Campbell ont plus tard préféré changer le nom de Washita pour celui de Wichita, dont ils préféreraient la sonorité.





“Party in the USA”



goo.gl/XO1WJ

“Empire State of Mind”



goo.gl/eVzJ1

“All Summer Long”



goo.gl/n6peU

“Ho Hey”



goo.gl/gqVFU

HIGHWAY 61 ●

La chanson de Bob Dylan «Highway 61 revisited» doit son nom à la Route 61 qui traverse plusieurs États à partir de la Nouvelle-Orléans, en Louisiane, et remonte vers le Nord en suivant approximativement le tracé du fleuve Mississippi. Le fait de mentionner cette route suffit pour évoquer toute l'histoire du blues. Elle relie la Nouvelle-Orléans à Bâton-Rouge, en Louisiane, ainsi qu'à Memphis, au Tennessee, Clarksdale, au Mississippi, et St-Louis, dans le Missouri, sans oublier Duluth, au Minnesota, qu'elle desservait jusqu'en 1991 et qui est la ville natale de Bob Dylan.

MICHIGAN ●

Dans sa chanson «All Summer Long», parue en 2008, le chanteur Kid Rock, originaire du Michigan, chantait: «C'était l'été dans le Nord du Michigan, on se baignait près des bancs de sable, on bavardait autour du feu.» Cette chanson parle d'un endroit que le chanteur connaît bien: il s'agit du Torch Lake, dont les célèbres bancs de sable attirent les vacanciers du Midwest américain qui viennent «s'asseoir sur le quai et attraper des dorés jaunes».

Si Steve Perry, du groupe Journey, avait mieux connu l'histoire du Michigan, il n'aurait probablement pas mentionné le sud de Detroit dans sa chanson «Don't Stop Believin' ». En effet, au sud du centre-ville de Detroit, on retrouve la rivière Détroit, puis la ville de Windsor, dans l'Ontario au Canada.

NEW YORK ●

La chanson du duo Jay-Z et Alicia Keys «Empire State of Mind» parle de façon très précise d'un certain nombre d'endroits. «560 State Street» (dans le quartier Boerum Hill, à Brooklyn) est l'endroit où vivait Jay-Z à la fin des années 1990. Le fait d'être «parti de Bed-Stuy ... pour descendre à TriBeCa», dont se vante Jay-Z, sous-entend qu'il s'est suffisamment enrichi pour pouvoir quitter le quartier Bedford-Stuyvesant de Brooklyn et emménager dans le quartier en vogue de Manhattan dont le nom est en fait l'acronyme de «Triangle Below Canal», le mot Canal faisant référence à Canal Street.

Le terme Canal Street apparaît aussi dans le tube du groupe The Lumineers «Ho Hey». «Si tu prends le bus pour te rendre à Chinatown, je t'attendrai au coin de Canal et Bowery», chante Wesley Schultz. Des lignes de bus proposant des trajets à bas prix relient les quartiers chinois de nombreuses villes américaines, et l'intersection de Canal et de Bowery se trouve en plein centre du quartier chinois de New York.



De gauche à droite: Miley Cyrus, Otis Redding, John Denver, Glen Campbell, Bob Dylan, Kid Rock, Jay-Z, Wesley Schultz.

De la bouche des diplomates

6 ♠ « Si les femmes des pays en développement ne disposent pas des mêmes droits que les hommes, elles ne pourront jamais être en aussi bonne santé. (...) C'est aussi simple que ça. La responsabilisation des femmes n'est pas un cliché politiquement correct. C'est un objectif essentiel pour la vie de tout le monde. » ♥ 9

9 ♥ « Nous ne sommes pas une nation parfaite, mais notre Constitution autorise la désobéissance civile alors que nous évoluons vers une société meilleure. » ♠ 6

7 ♦ « Cette organisation [l'ONU] a été créée afin de vous éviter d'aller en enfer, pas pour vous permettre d'aller au paradis. » ♠ 7

10 ♠ « Tout le monde a droit à son opinion, mais tout le monde n'a pas droit à ses faits. » ♥ 10

2 ♣ « Le progrès est rendu possible grâce à des personnes qui osent prendre des décisions impopulaires. » ♣ 2

8 ♠ « La lutte pour la paix doit être menée sur deux fronts. Le premier front est celui de la sécurité, où la victoire consiste en la liberté de vivre à l'abri de la peur. Le second est le front économique et social, où la victoire signifie vivre à l'abri du besoin. » ♥ 8

4 ♣ « Il y a une place en enfer spécialement pour les femmes qui ne viennent pas en aide aux autres femmes. » ♣ 4

3 ♥ « Il n'y a pas de bureaucratie dans le monde qui ne pourrait être dégraissée. » ♠ 3

5 ♦ « Un gouvernement n'est pas légitime simplement parce qu'il existe. » ♠ 5

Depuis 1945, la Mission permanente des États-Unis auprès des Nations unies a envoyé 27 hommes et femmes à l'Assemblée générale de l'ONU pour y représenter les intérêts américains sur des questions telles que les droits de l'homme, le désarmement et l'aide à l'étranger. Essayez de retrouver les auteurs de ces citations.

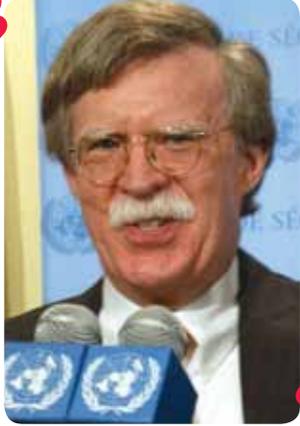
PHOTOS : © AP IMAGES

2 **Adlai E. Stevenson II**



janvier 1961–juillet 1965

3 **John R. Bolton**



août 2005–décembre 2006

4 **Madeleine K. Albright**



février 1993–janvier 1997

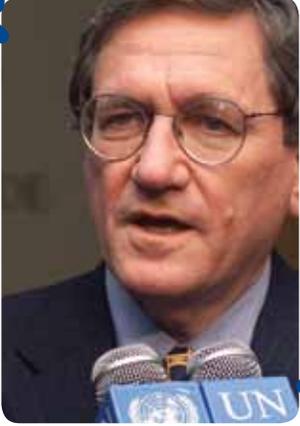
© DOUGLAS GRAHAM/CONGRESSIONAL QUARTERLY/GETTY IMAGES

5 **Jeanne J. Kirkpatrick**



janvier 1981–avril 1985

6 **Richard C. Holbrooke**



août 1999–janvier 2001

7 **Henry Cabot Lodge (R)**



janvier 1953–septembre 1960

8 **Edward R. Stettinius (L)**



décembre 1945–juin 1946

© PHOTO DE L'ONU/ROSENBERG

9 **Edward J. Perkins**



mai 1992–janvier 1993

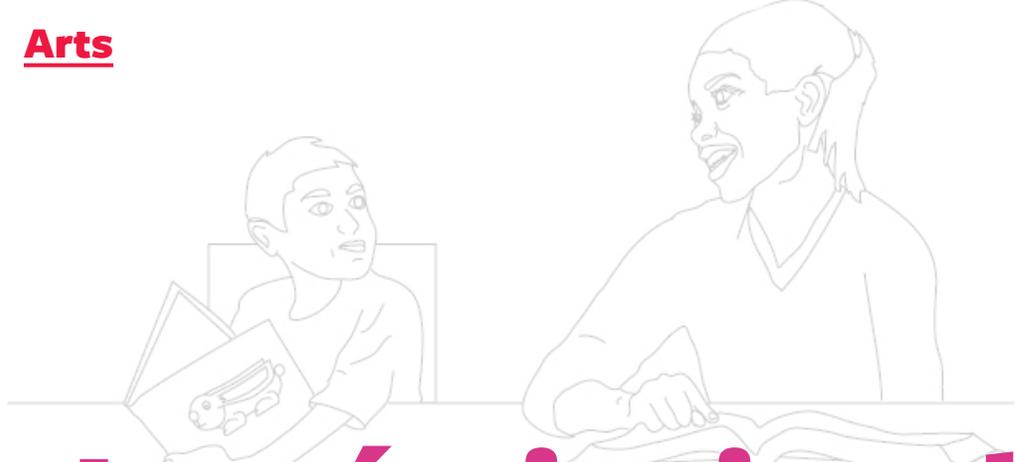
© HAL DO/AF/FP/GETTY IMAGES

10 **Daniel P. Moynihan**



juillet 1975–février 1976

© BETTMAN/CORBIS



Les écrivains du Sud



MARK TRAINER

Le Sud des États-Unis est une région de 2,3 millions de kilomètres carrés, dont une littérature riche et abondante, intimement liée à sa culture et à son histoire, est issue.

Au XIX^e siècle, le Sud se distinguait du reste du pays par la pratique de l'esclavage et par sa culture des plantations, qui y était étroitement liée. Avant la guerre de Sécession, certains auteurs, comme William Gilmore Simms, présentaient le Sud de façon idéalisée. À la même période, des esclaves évadés, tels que les réformateurs sociaux Frederick Douglass et William Wells Brown, écrivaient de façon éloquente au sujet des horreurs de l'esclavage, et leurs œuvres ont contribué à l'expansion du mouvement en faveur de l'abolition de cette pratique.

Après la guerre de Sécession et la défaite des États du Sud, de nombreuses œuvres de fiction évoquant avec nostalgie la période d'avant-guerre ont vu le jour. (Le roman *Gone With the Wind – Autant en emporte le vent*, de Margaret Mitchell, est probablement celui dont on se souvient le plus aujourd'hui.)

Dans la première moitié du XX^e siècle, des œuvres comme *Absalon, Absalon!* de William Faulkner, et *Une femme noire* (dont le titre anglais est *Their Eyes Were Watching God*) de Zora Neale, ont brossé un portrait vif et bouleversant d'une région éprouvant des difficultés à vivre avec son passé esclavagiste et avec l'héritage de la guerre de Sécession, et qui était convaincue que les traditions du Sud rural étaient sur le point d'être anéanties par la modernité.

D'une certaine façon, les œuvres écrites dans le Sud aujourd'hui reflètent aussi les récents conflits qui touchent la région, son économie changeante et sa diversité croissante.

En 2011, Jesmyn Ward a gagné le National Book Award pour son œuvre *Bois sauvage* (dont le titre anglais est *Salvage the Bones*), un roman avec pour narratrice une jeune fille de 15 ans qui raconte la vie d'une famille pauvre vivant dans le golfe du Mexique, dans le Mississippi, lors du passage de Katrina, l'ouragan le plus meurtrier de l'histoire des États-Unis.

Les œuvres de l'auteur Lee Smith se déroulent le plus souvent dans les Appalaches, chaîne de montagnes située dans le sud-ouest de la Virginie, la région où elle est née. Dernièrement, elle a décrit au public présent lors d'un salon du livre les changements qui se produisaient dans l'ancienne ville industrielle de Carrboro, en Caroline du Nord, où elle habite. « Les industries ont fermé leurs portes. L'université a gagné en importance et les professeurs ont racheté les vieilles maisons industrielles. Carrboro est devenu le

'Paris du Piémont', avec ses boutiques et ses cafés à la mode. » Lee Smith a décrit les personnes d'origine thaïlandaise, japonaise, afro-américaine, hispanique et coréenne qu'elle voit défiler dans le restaurant de sushis qu'elle tient avec son mari. « Tous ces gens viennent du Sud et qui sait, peut-être que le prochain best-seller sera écrit dans le Sud par un auteur d'origine birmane? Je suis impatiente de lire le prochain grand roman écrit dans la région par un auteur d'origine hispanique. Il y en aura un, c'est certain. »

Natasha Trethewey, gagnante du prix Pulitzer et nommée poète américaine de l'année en 2012, est née d'une mère afro-américaine et d'un père blanc à Gulfport, dans le Mississippi, un an avant que la Cour suprême ne déclare anticonstitutionnelle la loi interdisant les mariages interraciaux. D'après le *New York Times*, Natasha Trethewey a utilisé sa poésie « pour explorer la mémoire et l'héritage racial de l'Amérique ».

« Je crois que les auteurs du Sud, peu importe leur race, leur genre ou leur origine ethnique, éprouvent un amour tourmenté à l'égard de la région au sujet de laquelle ils écrivent », affirme Michael Knight, directeur du programme d'écriture créative de l'université du Tennessee à Nashville, qui est originaire de l'Alabama et dont les œuvres sont profondément ancrées dans celle du Sud.

Michael Knight se souvient d'un panneau d'affichage qu'il voyait lorsqu'il traversait Montgomery, dans l'Alabama, en voiture. On pouvait y voir Martin Luther King et Jefferson Davis, le président des États confédérés d'Amérique, côte à côte. « Le slogan qu'on pouvait y lire ressemblait à 'Montgomery: berceau de la guerre de Sécession et des droits civiques'. Je me rappelle avoir été choqué la première fois que j'ai vu ce slogan. J'étais carrément honteux. Mais plus j'y pensais, plus cette pancarte avait du sens. Sans l'horrible fougue de l'un, nous n'aurions pas eu droit à la sublime et vertueuse fougue de l'autre. De plus, ces hommes viennent tous les deux de la même région. La plupart des œuvres écrites par des auteurs du Sud sont le produit de l'histoire de la région, qu'elles traitent ou non ouvertement du sujet. Tout se mélange, et soit vous aimez, soit vous partez. » ■

D'UN POINT À L'AUTRE :

- GULFPORT, MISSISSIPPI ●
- CARRBORO, CAROLINE DU NORD ●
- KNOXVILLE, TENNESSEE ●
- MONTGOMERY, ALABAMA ●
- APPALACHES, CAROLINE DU NORD ●
- FORT GORDON, GÉORGIE ●



ROSE McLARNEY A GRANDI DANS UNE RÉGION RURALE DE L'OUEST DE LA CAROLINE DU NORD. SON PREMIER RECUEIL DE POÉSIE, *THE ALWAYS BROKEN PLATES OF MOUNTAINS* SE DÉROULE DANS LE PAYSAGE MONTAGNEUX DES APPALACHES, OÙ ELLE VIT TOUJOURS.

Sauvetage

Après qu'ils eurent coupé à blanc la terre de ses ancêtres pour y construire l'autoroute,

les arbres furent abandonnés sur le sol, condamnés à pourrir.
Il a donc décidé de restaurer les outils que son arrière-grand-père

avait utilisés, pour abattre quelques arbres,
qui déjà à l'époque étaient vieux.

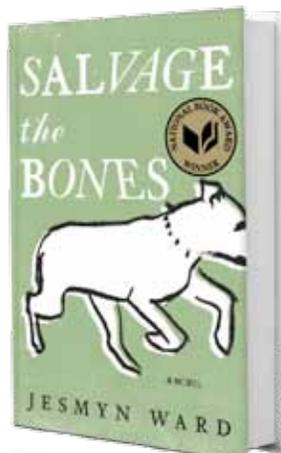
Il se sert ensuite d'un étau pour les scies – scies à refendre,
scies à chantourner – pour les maintenir en place
et les aiguïser. Il scie le bois,
le coupe sur la longueur et l'assemble.

Il confectionne des chevilles avec les chutes,
les insère dans les trous de vis, coupe ce qui dépasse
et ponce jusqu'à ce que le tout soit bien lisse.
Il applique ensuite plusieurs couches de vernis.

Lorsque la table est sèche,
il y dépose une casserole, tout juste retirée du poêle.

Aucun signe de chaleur n'apparaît
sur l'épais vernis.

Il ne dit rien sur le changement,
ni sur le fait que la teinte profonde et familière ait disparu.



JESMYN WARD A GRANDI À DELISLE, DANS LE MISSISSIPPI. *SALVAGE THE BONES (BOIS SAUVAGE)* RACONTE LA VIE D'UNE FAMILLE PAUVRE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS, UNE VILLE SITUÉE SUR LES BORDS DU MISSISSIPPI ET FRAPPÉE PAR L'OURAGAN KATRINA. SON ROMAN A REMPORTÉ LE NATIONAL BOOK AWARD DANS LA CATÉGORIE FICTION EN 2011.

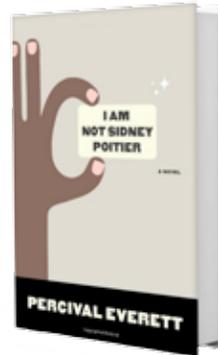
« La maison », dit Randall d'une voix calme et assurée, alors que j'ai du mal à retenir la panique qui me gagne en sentant la maison tanguer, tranquillement, comme un bateau dont on aurait largué les amarres.

– C'est l'eau, dit Skeetah. C'est l'eau.

– [juron]! hurle Papa, alors que nous sommes recroquevillés dans le noir et que nous sentons la maison bouger à nouveau.

– L'eau, dit-il.

– Elle n'est jamais arrivée jusqu'ici. Papa inspire. Saleté de rivière.



PERCIVAL EVERETT EST NÉ À FORT GORDON, EN GÉORGIE, ET IL A GRANDI EN CAROLINE DU SUD. EN PLUS D'ÉCRIRE, IL EST MUSICIEN DE JAZZ PROFESSIONNEL ET ENSEIGNANT DANS UN LYCÉE ET IL TRAVAILLE AUSSI DANS UNE FERME OÙ ON ÉLÈVE DES MOUTONS. DANS *I AM NOT SIDNEY POITIER (PAS SIDNEY POITIER)*, LA MÈRE DU PERSONNAGE PRINCIPAL, UNE FEMME EXCENTRIQUE, DONNE AU NARRATEUR LE PRÉNOM DE «NOT SIDNEY», AFIN DE LE DISTINGUER DU CÉLÈBRE ACTEUR.

Bien que ma mère – son nom était Portia Poitier – fût sans aucun doute complètement cinglée, elle n'était pas sans ressources.

Elle avait peut-être simplement de la chance. Je ne le saurai jamais, et par le fait même, vous non plus. En 1970, alors que j'avais deux ans, ma mère a investi jusqu'à sa dernière pièce de dix cents dans une entreprise peu connue du nom de Turner Communications Group, qui devint plus tard Turner Broadcasting System.

Tout l'argent que ma mère avait était une somme d'environ trente mille dollars, provenant en grande partie de la compensation qui lui avait été accordée à la suite d'un accident d'ascenseur par la compagnie de téléphone pour laquelle elle travaillait. C'était beaucoup d'argent à l'époque, et pour les gens du quartier, un tel montant représentait une véritable fortune. Cela s'est avéré suffisant pour faire d'elle une femme affreusement riche, au point que cela en devenait embarrassant. Mais elle aurait pu être bien plus riche si elle avait vécu un peu plus longtemps. C'est plutôt moi qui suis devenu affreusement et incroyablement riche. En fait, elle possédait tellement d'actions de la compagnie que Ted Turner lui-même lui avait rendu visite peu avant sa mort. J'avais sept ans, et je me rappelle encore avoir vu un cet homme blanc, surexcité, débouler dans la maison comme une vraie tornade, parlante et moustachue.

– Papa, lui dis-je, étonnée d'entendre à quel point ma voix est claire et forte, comme celle d'un enfant à qui on tient la main dans l'obscurité. Il y a de l'eau dans le grenier.

L'eau arrive vers nous encore plus vite cette fois. Elle enroule ses doigts liquides autour de mes orteils et de mes chevilles et grimpe jusqu'à mes mollets. C'est une conquête rapide. Le vent hurle.

– Il y avait une famille..., dit Randall.

– Oui, nous savons, répond papa.

Quatorze personnes se sont noyées à Camille. Dans leur grenier. La maison se soulève à nouveau, et tanguer.

Parlons sport

FRED BOWEN

Les sports sont un bon moyen d'apprendre l'anglais américain.

«**Quiconque souhaite connaître** le cœur et l'esprit des États-Unis devrait d'abord apprendre à jouer au base-ball. » Jacques Barzun a écrit ces mots en 1954, il y a près de soixante ans. Si le philosophe et auteur français était encore parmi nous aujourd'hui, il aurait certainement mentionné d'autres sports.

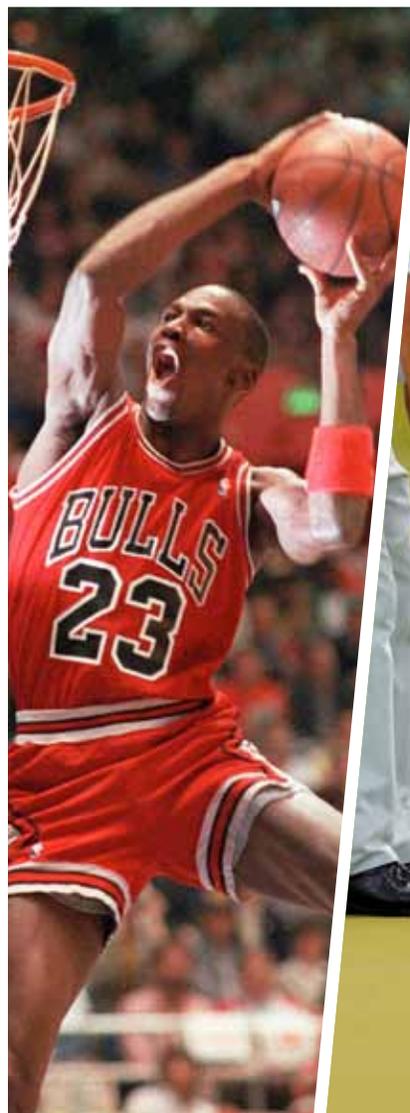
Les Américains sont fous de sport. Plus de la moitié des 300 millions d'Américains regardent au moins en partie le Superbowl, la finale du championnat de football américain professionnel. Près de 75 millions de supporters ont assisté aux matches de la Ligue majeure de base-ball en 2012. Et des restaurants où les supporters portant des maillots de sport peuvent regarder leur équipe de football, de hockey ou de basket-ball favorite sur écran géant poussent comme des champignons sur les grandes artères des États-Unis.

Ainsi, j'imagine que si vous souhaitez connaître les États-Unis, vous devez vous familiariser avec un certain nombre de sports, ou, du moins, être en mesure d'en parler. Car le vocabulaire du sport se retrouve de plus en plus dans le langage quotidien des Américains.

Paul Dickson, auteur de *The Dickson Baseball Dictionary* et de nombreux autres livres sur le sport et la langue, estime que les conversations sur le sport sont populaires pour de nombreuses raisons. D'abord, parce que ces conversations permettent à des gens ayant des parcours de vie différents de parler ensemble. Après tout, beaucoup de gens font du sport ou le regardent à la télévision. C'est un point que presque tout le monde a en commun. Ensuite, parce le vocabulaire du sport est extrêmement imagé.

Vous ne me croyez pas? Prenons une scène de bureau typique et voyons à quel point elle peut être truffée de termes sportifs en anglais. Le glossaire qui suit explique toutes les allusions.

Disons qu'il y a un important rapport à remettre au bureau, et que la personne qui rédige habituellement ces documents ait été envoyée au tapis (*is down for the count*) par une vilaine grippe. Votre



Michael Jordan exécute un «slam-dunk».



Les excellents putts de Phil Mickelson constituent le «par» du parcours.

Glossaire du sport

Down for the count | Fait référence au moment où un boxeur s'écroule et reste au sol. Si vous ne vous sentez pas bien, si vous êtes malade et ne pouvez même pas sortir du lit pour vous rendre au travail, vous êtes «*down for the count*».



Pinch-hit | Au base-ball, lorsqu'un joueur frappe la balle à la place de son coéquipier. Si vous n'êtes pas en mesure de vous rendre à une conférence pour prononcer votre allocution, vous demanderez probablement à un ami d'agir à titre de «*pinch-hitter*».

Blindsided | Lorsqu'un quart-arrière se fait plaquer durement par surprise au football américain. Vous pourriez être «*blindsided*» par une facture de réparation salée ou encore par une tâche ardue à accomplir au travail ou à l'école.

Drop the baton | En athlétisme, lorsqu'un coureur ne réussit pas à passer le témoin au coureur suivant dans un relais. On dit de quelqu'un qu'il «*drop the baton*» s'il n'arrive pas à respecter un engagement ou une échéance.

Step up to the plate | Lorsque le batteur arrive au marbre pour frapper à son tour au base-ball. Lorsqu'une personne accepte d'accomplir une tâche ou de prendre une décision difficile, on dit qu'elle «*step up to the plate*».

Knock it out of the park | Un *home run* au base-ball. Lorsque quelqu'un réussit particulièrement bien à faire quelque chose, on dit qu'il «*knock it out of the park*».

Right off the bat | Cela signifie immédiatement. Cette phrase fait référence à la vitesse à laquelle une balle frappée, au base-ball, s'éloigne du batteur.

Game plan | Au sport, les entraîneurs prévoient toujours la meilleure façon de venir à bout de l'équipe adverse. Un «*game plan*» peut vous aider

à terminer votre scolarité ou à mener à bien une tâche complexe. Vous avez besoin d'un «*game plan*» financier si vous souhaitez économiser suffisamment pour voyager ou vous acheter une voiture.



Move the goalposts | Au football américain ou au football, les joueurs tentent d'envoyer le ballon entre les poteaux du but. Si quelqu'un déplace les poteaux «*move the goal post*», cela rend la tâche plus difficile, qu'il s'agisse de frapper un ballon ou de terminer une tâche pour un professeur ou un patron dont les exigences changent en cours de route.

Touch base | Au base-ball ou au softball, le coureur doit toucher chaque base avant de courir vers la suivante. On dit que l'on «*touch base*» avec quelqu'un si on discute avec lui avant de faire quelque chose ou de prendre une décision.

Heavyweights | En boxe, c'est la catégorie poids lourds. Un «*heavyweight*» est quelqu'un d'important dans son domaine.



Les poids lourds Mohammed Ali et George Foreman encaissent les coups.



Arrivée très serrée au Derby du Kentucky.
LOUISVILLE, KENTUCKY ●

patron souhaite que vous preniez le relais (*to pinch-hit*). Vous vous sentez pris au dépourvu (*you feel blindsided*), et vous ne voudriez pas faillir à la tâche (*you don't want to drop the baton*). Vous feriez mieux de vous mettre au travail (*to step up to the plate*) pour épater la galerie (*knock it out of the park*).

Immédiatement (*right off the bat*), vous devez élaborer un plan d'attaque (*come up with a game plan*). Prenez soin de vous rapprocher (*to touch base*) des membres les plus qualifiés dans ce domaine (*the key players, the heavyweights*) au sein du bureau.

Une fois lancé et que vous aurez gagné en confiance, ce rapport sera un jeu d'enfant (*a slam-dunk*). Votre patron changera peut-être les règles du jeu (*may move the goal posts*) et vous demandera peut-être autre chose en cours de route. Mais ne jetez pas l'éponge (*don't throw in the towel*), ne vous laissez pas abattre (*just roll with the punches*) et continuez à travailler.

Vous aurez peut-être peur de ne pas y arriver (*right down to the wire*), mais cela est tout à fait normal (*par for the course*) au bureau. Et rappelez-vous, si vous faites un bon travail pour ce rapport (*hit a home run*), vous marquerez des points (*you'll be battling a thousand*) auprès de votre employeur.

Voyez-vous ce que je veux dire maintenant?

Les mots du sport sont tellement courants qu'on les retrouve dans les discussions les plus insolites. Lors de la confirmation de sa nomination comme président de la Cour suprême des États-Unis, John Roberts a utilisé une métaphore liée au base-ball en disant que le travail de la justice consistait à «annoncer les balles et les lancers plutôt qu'à lancer ou frapper».

Plus tard, John Roberts a justifié une décision de la Cour suprême visant à assouplir le règlement sur le financement des campagnes électorales en utilisant d'autres termes propres au base-ball. «Là où le Premier Amendement est en cause, a écrit John Roberts, la balle revient à celui qui s'exprime, et non à celui qui cherche à le censurer.»

Évidemment, soyez prudent, et n'abusez pas des termes sportifs au travail ou ailleurs, sinon vous pourriez essayer un échec (*strike out*). Tout le monde comprend ce que cela veut dire. ■

© AP IMAGES



© AP IMAGES

Points supplémentaires

Que voulait dire John Roberts lorsqu'il a affirmé que son travail consistait à

«annoncer les balles et les lancers plutôt qu'à lancer ou frapper»? Pourquoi a-t-il dit que «la balle revenait à celui qui s'exprime, et non à celui qui cherche à le censurer»?

(Indice : selon le Premier Amendement, «Le Congrès ne fera aucune loi qui touche l'établissement ou interdirait le libre exercice d'une religion, ni qui restreigne la liberté de la parole ou de la presse, ou le droit qu'a le peuple de s'assembler pacifiquement et d'adresser des pétitions au gouvernement pour la réparation des torts dont il a à se plaindre.»)

Slam-dunk | Au basket-ball, lorsqu'un joueur lance la balle dans l'anneau en s'élançant très haut, juste au-dessus du panier. Quelque chose qui devrait être facile à faire est appelé un «slam-dunk».



Roll with the punches | Un boxeur évite d'être frappé directement en faisant de petits mouvements dans la direction opposée d'où proviennent les coups. Si vous ne laissez rien vous ennuyer, cela signifie que «you roll with the punches».

Throw in the towel | Le soigneur d'un boxeur signale que celui-ci souhaite mettre un terme au combat en lançant la serviette sur le ring. Chaque fois que vous abandonnez quelque chose, «you throw in the towel».

Batting a thousand | Au base-ball, un batteur «is batting a thousand» s'il est sauf chaque fois qu'il frappe. Si vous arrivez à faire plusieurs fois quelque chose parfaitement, «you are batting a thousand».

Par for the course | Le score attendu pour un trou au golf est appelé le par. Si quelque chose est habituel ou attendu, «it is par for the course».

Home run | Lorsqu'un batteur au base-ball frappe la balle par-dessus la clôture. Lorsque quelqu'un réussit particulièrement bien à faire quelque chose, on dit qu'il «hit a home run». Voir «knock it out of the park», plus haut.

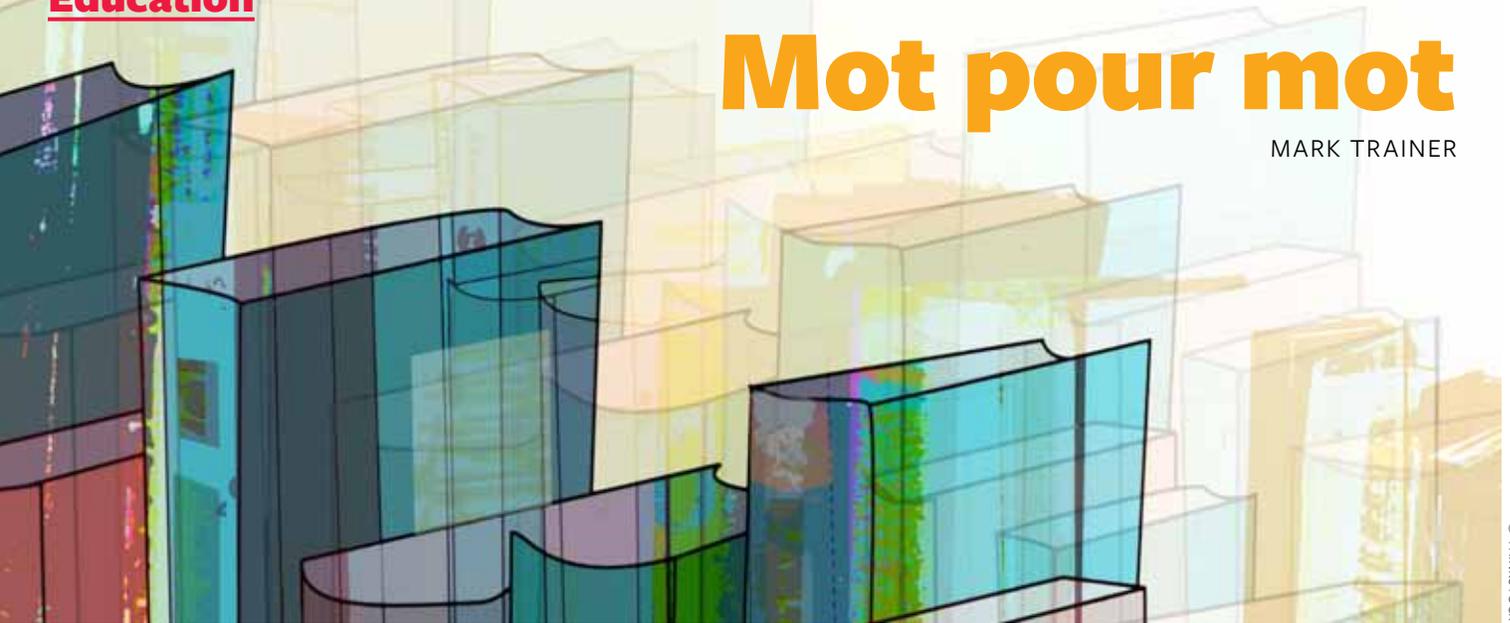


Down to the wire | La ligne d'arrivée des courses de chevaux est en fait un fil tendu au-dessus de la piste de course. Par exemple, on dit d'une élection serrée dont l'issue sera déterminée par un seul vote qu'elle «go down to the wire». Votre succès n'est pas toujours assuré. Parfois, on dit de la réussite d'une tâche qu'elle «come down to the wire».

Strike out | Lorsqu'un batteur est éliminé sans même avoir frappé la balle. Chaque fois que vous échouez, «you strike out».

Mot pour mot

MARK TRAINER



© THINKSTOCK

Tout le monde compte sur les dictionnaires pour connaître la définition et en savoir plus sur l'usage de certains mots. Nous avons demandé à un expert ce que les définitions que les gens consultent révèlent à leur sujet.

En 1996, Merriam-Webster, l'éditeur du dictionnaire le plus consulté aux États-Unis, a mis son contenu en ligne. Pour la première fois, l'éditeur disposait d'un outil lui permettant de savoir quelles étaient les définitions consultées par les utilisateurs et à quel moment ils se rendaient sur le site pour connaître la définition de tel ou tel mot.

Peter Sokolowski, rédacteur en chef non désigné de Merriam-Webster, dresse une liste des mots les plus consultés par les utilisateurs.

Certains mots, peu importe le moment, sont consultés très régulièrement. Les deux mots le plus souvent consultés sont *affect* (affecter) et *effect* (effet), qui sont tellement similaires que les gens les recherchent simplement pour se rappeler qu'*affect* est le plus souvent utilisé comme un verbe («Comment est-ce que cela va m'affecter?») et qu'*effect* est le plus souvent utilisé comme un nom («Quel effet cela aura-t-il sur moi?»).

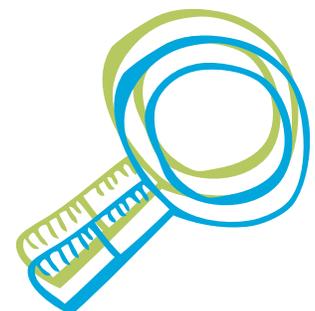
M. Sokolowski a cependant remarqué qu'il existe souvent une relation entre les mots que les gens consultent et les événements de l'actualité. «À la suite de la mort de la princesse Diana, les mots *affect* et *effect* n'étaient soudainement plus en tête de liste, dit-il. Nous avons remarqué que les utilisateurs se mettaient massivement à rechercher les trois mots suivants: *paparazzi* (les photographes qui suivent des célébrités partout pour prendre leurs photos et les vendre aux médias), *cortège* (cortège – une file de personnes ou de voitures qui se déplacent lentement pendant des funérailles) et *princess* (peut-être en raison de la confusion entourant le titre royal de Diana une fois divorcée. Les gens entendaient ces mots dans les médias et allaient faire des recherches en ligne afin de découvrir ce qu'ils signifiaient.»

Depuis ce temps, M. Sokolowski connaît les intérêts des Américains en étudiant les définitions qu'ils recherchent. À la mi-mars, il a observé une augmentation du nombre de recherches pour le mot *vernal* (adjectif se rapportant au printemps, ou qui désigne quelque chose qui survient au cours du printemps), couramment utilisé pour qualifier l'équinoxe du vingtième jour du mois. Parfois, les gens vérifient des mots usuels afin d'en clarifier le sens. Ces dernières années, alors que les tribunaux locaux et judiciaires des États-Unis débattaient des lois contre ou en faveur du mariage de partenaires de même sexe, le nombre de recherches pour le mot *marriage* a augmenté. Chaque année, le 14 février, jour de la Saint-Valentin, le mot le plus consulté est (vous l'aurez deviné): *love* (amour).

Parfois, un peu de déduction est nécessaire pour comprendre pourquoi certains mots gagnent en popularité à certains moments de la journée. Pourquoi est-ce qu'un nombre incalculable d'Américains, le soir, est à la recherche de la définition d'un concept immatériel de la philosophie chinoise? Plus étrange encore, pourquoi est-ce que la plupart de ces recherches sont faites à partir de téléphones portables? M. Sokolowski affirme qu'après les heures de travail, une fois que les Américains ont quitté le bureau, ceux-ci sont nombreux à s'adonner aux plaisirs du Scrabble. Loin de leur ordinateur, ils sont susceptibles de chercher le mot «Xi» sur leur téléphone mobile en espérant gagner facilement onze points à ce populaire jeu de mots croisés. ■

Un événement lexical

«Le plus important “événement lexical” dont j'ai été témoin depuis que je surveille ces statistiques, dit M. Sokolowski, a été la mort de Michael Jackson. Cet “événement”, qui a duré de trois à quatre jours, se résume en six mots. *Stricken* (terrassé) [fortement affecté par une maladie, un ennui ou le chagrin] a été le mot vedette du samedi matin. *Resuscitate* (réanimer) [ramener quelqu'un d'inconscient ou qui est à l'article de la mort à un état conscient] a été celui du soir. *RIP* [abréviation de *rest in peace* (*repose en paix*) souvent gravée sur les pierres tombales] a été particulièrement populaire le dimanche. *Condolences* (condoléances) [sentiment ou expression de sympathie et de tristesse] a quant à lui été populaire le dimanche soir. *Icon* (icône) a été le mot utilisé dans toutes les rubriques nécrologiques, et *emaciated* (émacié) [très amaigri en raison de la faim ou d'une maladie] est apparu dans les reportages où il a été question de son état physique.»



© THINKSTOCK



Lexique anglais

ADDITIVE | something (such as a chemical) that is added in small amounts to a substance to improve it in some way, p. 6

ANGLO | a white person who lives in the U.S. and is not Hispanic — often used before another noun, p. 3

BATCH | an amount of something that is made at one time..., p. 6

BLUBBER | the fat on whales and some other animals that live in the water, p. 4

BOOMING | growing or expanding very quickly..., p. 19

CENSUS | the official process of counting the number of people in a country, city or town and collecting information about them — often used before another noun, p. 3

COMPOUND | something that is formed by combining two or more parts..., p. 14

DISOBEDIENCE | refusal or failure to obey rules, laws, etc. | a lack of obedience, p. 20

IMPROMPTU | not prepared ahead of time | made or done without preparation, p. 16

INTERSTATE | a major highway that connects two or more states | an interstate highway, p. 19

LEGACY | something (such as property or money) that is received from someone who has died..., p. 9 and 22

LEGITIMATE | ...real, accepted or official..., p. 20

LONGEVITY | long life | the fact of living for many years ..., p. 4

MAGNUM OPUS | a great work | the greatest achievement of an artist or writer, p. 11

NONPARTISAN | not supporting one political party or group over another | not partisan, p. 3

ORIGINATE | to begin to exist | to be produced or created..., p. 7 and 26

PEDESTRIAN | a person who is walking in a city, along a road, etc., p. 3

PLANTATION | a large area of land especially in a hot part of the world where crops (such as cotton) are grown..., p. 22

REGARDLESS | in spite of difficulty, trouble, etc. | without being stopped by difficulty, trouble, etc..., p. 7 and 26

ROAM | to go to different places without having a particular purpose or plan, p. 14

SANDBAR | a raised area of sand with a top that is near or just above the surface of the water in an ocean, lake, or river, p. 19

SAUTÉ | to fry (food) in a small amount of fat, p. 12

SPECIFIC | special or particular | clearly and exactly presented or stated | precise or exact..., p. 18, 19, 22, and 26

AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DU MERRIAM-WEBSTER'S LEARNER'S DICTIONARY © 2013 (WWW.LEARNERSDICTIONARY.COM) BY MERRIAM-WEBSTER, INC. (WWW.MERRIAM-WEBSTER.COM). © THINKSTOCK

D'UN POINT À L'AUTRE



Un diplomate infatigable

THOMAS PICKERING



Thomas Pickering a été ambassadeur des États-Unis en Russie, en Inde, en Israël, au Nigeria, en Jordanie et au Salvador. Au début des années 1990, il a participé, à titre de représentant des États-Unis auprès de l'ONU, aux sessions d'ouverture de l'Assemblée générale des Nations unies.

Le 17 septembre prochain, le quartier Midtown à Manhattan changera de visage. Il y aura trois fois plus de circulation qu'à la normale autour du complexe de l'ONU, délimité à l'ouest par la First Avenue, et à l'est par l'East River, entre les 42^e et 48^e rues. Alors que la 68^e session de l'Assemblée générale de l'ONU commence ses travaux, la plupart des rues du quartier Midtown seront fermées afin de permettre l'arrivée des chefs d'État de 193 pays et de leurs délégations.

Tout comme les diplomates cités plus loin dans ce texte, j'ai moi aussi occupé le poste d'ambassadeur des États-Unis auprès des Nations unies lors de sessions précédentes, de mars 1989 à mai 1992. Prendre part à l'ouverture de l'Assemblée générale, au cours de laquelle le président des États-Unis ainsi que d'autres leaders mondiaux prennent la parole, est une expérience remarquable.

Cet événement présente des difficultés, non seulement pour les participants, mais aussi pour les résidents du quartier. En effet, pendant cette période, la seule façon de se déplacer dans le quartier est de marcher. Durant ma longue carrière, j'ai été ambassadeur dans de nombreux pays, et j'ai souvent trouvé les procédures habituelles de sécurité extrêmement pénibles. Mais lors des Assemblées générales de l'ONU, toutefois, j'étais très heureux d'avoir un dispositif de sécurité pour m'aider à me rendre aux réunions où j'étais attendu!

Si vous regardez tout ce brouhaha de l'extérieur, vous vous demandez peut-être quel est l'intérêt de se préoccuper des réunions de l'ONU. Mais croyez-moi, ce qui se passe là-bas compte vraiment encore. Cette organisation internationale est en mesure d'influencer l'opinion des leaders du monde entier, de légitimer l'usage de la force dans un conflit et de protéger les droits de l'homme par le biais de son Conseil des droits de l'homme. Pour mieux comprendre ce qui s'y passe, regardez ou lisez les discours des grands leaders. Prêtez attention aux rapports des réunions du Conseil de sécurité lorsque les chefs d'États y assistent.

Tout comme l'était la première Assemblée générale de 1946, les Assemblées d'aujourd'hui demeurent cruciales pour la paix, la stabilité et la sécurité. J'ai la conviction que dans les années à venir, l'ONU pourra accomplir plusieurs choses: trouver des solutions politiques en Syrie et au conflit arabo-israélien, assurer une nouvelle coordination de la communauté financière internationale et prendre des mesures pour lutter contre des maladies telles que le paludisme. Dans le quartier Midtown, ce mois-ci, au cœur du brouhaha, les délégués œuvreront pour se rapprocher de ces objectifs. ■

© AP IMAGES

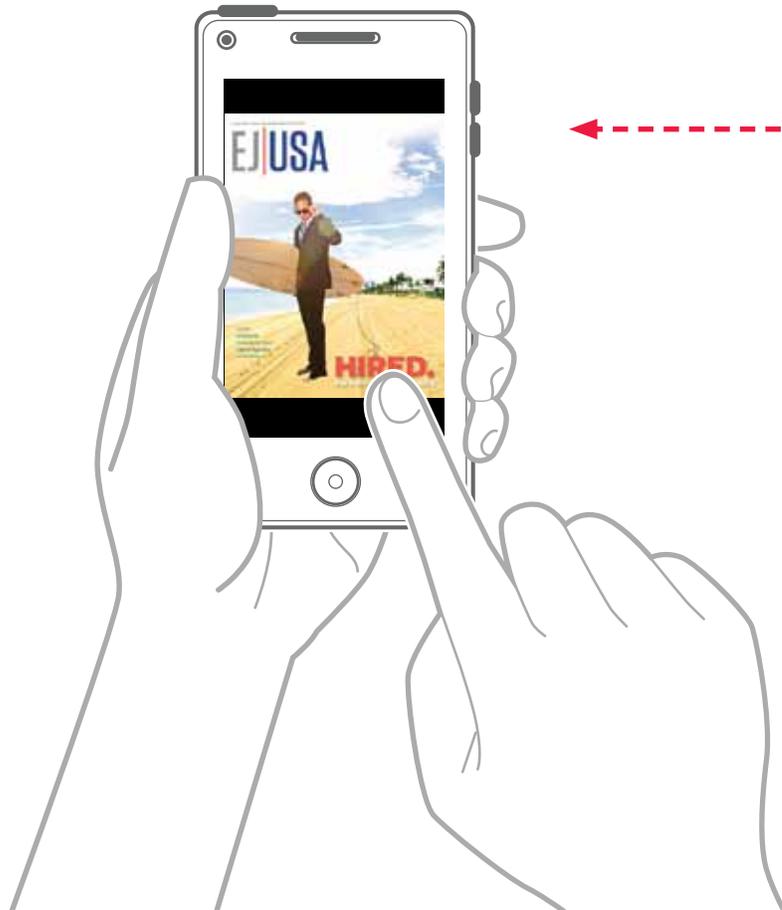
EJUSA

Disponible en ligne dans de nombreuses langues sur ejusa.state.gov



Un groupe de bénévoles repeint la façade d'un bâtiment dégradé par des graffitis.

surf **US**



ejUSA.state.gov

on America | online | all the time



Ambassade des États-Unis d'Amérique



DÉPARTEMENT D'ÉTAT DES ÉTATS-UNIS
BUREAU DES PROGRAMMES D'INFORMATION INTERNATIONALE